



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



N° 138.

29 JANVIER 1910.

# L'ILLUSTRATION

## THÉÂTRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES  
JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉÂTRES DE PARIS

CE NUMÉRO CONTIENT :

**Madame Margot**

PAR

ÉMILE MOREAU ET CHARLES CLAIRVILLE

Copyright by Emile Moreau and Charles Clairville, 1910.

*L'Illustration Théâtrale* paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.  
Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.  
Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — Abonnement annuel : FRANCE, 36 francs ; ÉTRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9<sup>e</sup>).

## Madame Margot, au Théâtre Réjane

**M.** EMILE MOREAU joint la science et la probité professionnelles d'un historien à la fécondité inventive d'un dramaturge et c'est ce qui explique que ses pièces, qui ont tout l'éclat d'œuvres conçues par l'imagination d'un romancier ont aussi la solidité des ouvrages reposant sur la vérité même, — vérité qui se traduit en l'espèce par l'authenticité des faits évoqués et accumulés, par la précision des dates, par la conformité des caractères, par la fidélité des citations, par l'exactitude des lieux et des costumes.

Da reste, les lecteurs de *L'Illustration* connaissent déjà M. Emile Moreau par *Madame Sans-Gêne* à laquelle il collabora avec Victorien Sardou, et par *le Procès de Jeanne d'Arc*. Au contraire, nous n'avions encore rien reproduit de M. Charles Clairville qui est pourtant, quoique à peine dans la maturité de l'âge, un vétéran du théâtre, ayant à son actif plus de soixante vaudevilles, comédies, scénarios de féeries et de revues et livrets d'opérettes partout joués, — dont, pour n'en citer qu'un : le millénaire *Billet de logement*.

La collaboration de ces deux auteurs est issue d'un incident assez curieux.

*Femina* ayant organisé, il y a deux ans, une fête en l'honneur de M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, à qui les souscripteurs offraient un souvenir somptueux, la grande tragédienne demanda à M. Emile Moreau — dont elle a joué jadis la première pièce au Théâtre-Français — s'il n'aurait pas un acte à lui confier à cette occasion.

M. Emile Moreau lui donna *le Vert-Galant*, — que Sarah interpréta, faut-il l'ajouter, à ravir, avec Maury, qui personnifiait Henri IV et Decœur, Bellegarde. Ne s'estimant pas quitte, elle reçut même alors *le Procès de Jeanne d'Arc*, que le Vaudeville immobilisait depuis des années, et auquel son génie devait donner un succès si retentissant.

Mais en outre cet acte eût un si vif succès que M. Emile Moreau, mis en goût, songea à en tirer un plus ample parti, à pousser l'action plus avant et à la développer en cinq actes ; il s'en ouvrit à M. Charles Clairville qui approuva aussitôt cette idée, et tous deux se mirent à l'œuvre.

\* \*

La presse a été, d'un bout à l'autre, pour *Madame Margot*, entièrement élogieuse.

M. Robert de Flers, de la *Liberté*,

compte que, pour l'honneur du théâtre et des bonnes lettres, le public fera un beau et long succès à cette pièce si singulièrement française :

« Je ne pense pas qu'on puisse lui donner une plus jolie et plus juste épithète. Elle a l'odeur des vieux vins de terroir, la grâce, le mouvement, le charme varié de notre histoire... On y parle de guerre et d'amour. On y voit des hommes très braves devant des menaces de mort et très lâches devant des sourires de femmes. On y entend des bruits de baisers et des cliquetis d'épée. On y voit passer des étrangers perfides — Concini n'est-il pas le premier rastaquouère ? — de belles ambitieuses, d'héroïques compagnes, d'adorables enfants. Tout cela n'est-il pas un tableau délicieusement évocateur de notre pays qui, malgré l'évolution des temps et des mœurs, garde toujours, comme une tradition parfumée, sur ses coteaux les mêmes vignes et dans ses jardins les mêmes roses ? »

« Comme il nous a plu de voir vivre sous nos yeux cette cour de Henri IV, libre, familière, tolérante, courageuse et libertine, où le bon sens conserve tous ses droits et où chacun fait son profit des sages enseignements de l'exquis Montaigne !... »

« Toute cette grâce, tout cet agrément, nous les avons retrouvés habilement utilisés dans la comédie de MM. Moreau et Clairville et exprimés en une langue d'un archaïsme coloré, et très claire cependant, qui nous a rappelé cet excellent Brantôme, que des historiens surnommèrent le valet de chambre de l'histoire, alors qu'ils n'en étaient eux-mêmes que les médiocres cuisiniers ; et aussi Tallemant des Réaux, qui, en cent historiettes, évoqua cette cour libre et brillante et, pour notre plus grand plaisir, oubliait volontiers, en contant ces potins, qu'il devait aller, sur les trois heures de l'après-dînée, à l'hôtel de Rambouillet.

« Toute cette époque, la reine Margot la résume avec autant d'esprit que de vigueur. Comme en la fréquentant M. Emile Moreau a dû la trouver défectueuse de Jeanne d'Arc ! On n'est pas plus éclectique. Margot cependant, elle aussi, sut, à sa manière, se sacrifier à son pays et, tout en menant une vie gentiment scandaleuse, elle resta une bonne Française, et on peut lui accorder, sinon le respect qu'on doit à une honnête femme, du moins la sympathie qu'on doit à un honnête homme... »

M. Ernest La Jeunesse proclame aussi, dans le *Journal*, que *Madame Margot* est un admirable spectacle, d'une richesse, d'un pittoresque, d'un agrément pathétiques et spirituels :

« On respire l'histoire à pleins yeux, si j'ose dire, et à plein cœur : ce ne sont que brocarts gaufrés, casques, cuirasses, plumes, salles merveil-

leuses de palais, jouets du temps, toques et toquets, fraises et hauts-de-chausses, musiques d'époque et danses authentiques ; c'est un musée, mais un musée singulièrement vivant et émouvant, changeant et grand jusque dans l'angoisse. »

M. Adolphe Brisson déclare, dans sa chronique du *Temps*, qu'il ne recherchera pas si les auteurs, dans cette pièce, se sont toujours conformés méticuleusement à la réalité des faits ou s'ils s'en sont parfois écartés :

« D'abord cette vérité est mouvante, impossible à fixer avec certitude, sujette à de troublantes interprétations. Il n'en est qu'une d'essentielle, la vérité psychologique. Les caractères sont-ils logiquement, fermement construits, conformes à une vraisemblance, si j'ose ainsi dire, générale ? Ne heurtent-ils pas le sens commun ? Les personnages donnent-ils par leur allure et leur verbe la sensation de l'époque, du milieu où ils se meuvent ? C'est tout ce qu'il est permis d'exiger de la « pièce historique ». La vie, voilà son principal mérite, celui qui la conserve et la rend attachante. *Madame Margot* n'en manque point. L'atmosphère à la fois galante et patriarcale du Louvre s'y trouve spirituellement restituée. Le public s'est réjoui de voir le plus joyeux des monarques s'ébattre parmi les enfants qu'il avait eus de toutes ses femmes. Ces tableaux rappellent les scènes populaires de la *Partie de chasse* de Collé. Et les mioches sont charmants dans leurs minuscules habits de cour, dans leurs robes de brocart et leurs collerettes empesées. On a fait fête à ces infants, à ces infantes de Velasquez. »

M. Félix Duquesnel, dans le *Gaulois*, exprime cet avis qu'il était difficile à des auteurs dramatiques de trouver une héroïne plus charmante, plus spirituelle, plus galante, et plus aventureuse ; il trouve très curieux le spectacle de cette comédie-drame tel qu'il a été réalisé, avec sa très belle mise en scène, ses décors pittoresques, bien peints, bien plantés, meublés d'accessoires qui font le réveil d'une époque, avec le chatoiement de ses riches costumes, et le va-et-vient de ces personnages semi-historiques :

« Cela repose de nos éternels habits modernes. Il y a à l'œil un scintillement de couleurs réjouissant à l'œil, et quelque chose d'imprévu dans une action intéressante, comme une anecdote, moins banale et plus mouvementée que celle, toujours la même, qui nous est présentée chaque soir, au théâtre. »

M. Paul Souday remarque, dans l'*Eclair*, que MM. Moreau et Clairville sont moins romantiques et plus réalistes que les auteurs de drames



# MADAME MARGOT

COMÉDIE HISTORIQUE EN QUATRE ACTES  
DONT UN PROLOGUE ET CINQ TABLEAUX

par

**EMILE MOREAU et CHARLES CLAIRVILLE**



M. EMILE MOREAU.



M. CHARLES CLAIRVILLE.



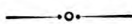
*Madame Margot a été représentée pour la première fois, le 23 décembre 1909,  
au Théâtre Réjane.*

DESSINS DE HENRI RUDAUX. — PHOTOGRAPHIES A. BERT ET E. BROD.

---

Copyright by Emile Moreau and Charles Clairville, 1910.

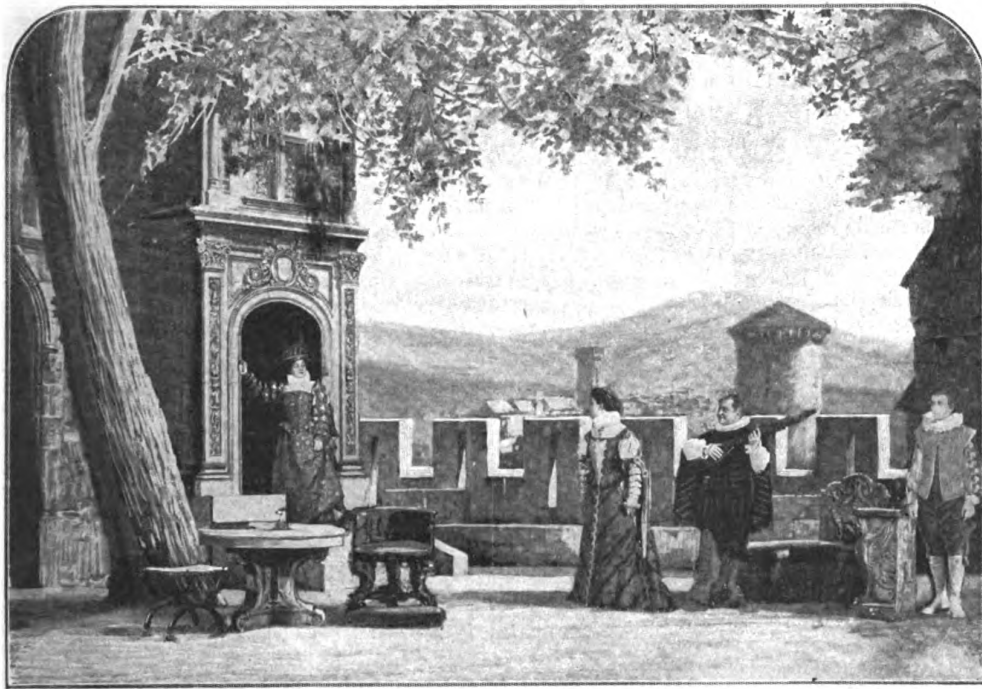
## PERSONNAGES



<i>Le Roi</i> .....	MM.	GARRY.
<i>Coton</i> .....		SIGNORET.
<i>Concini</i> .....		CASTILLAN.
<i>Bellegarde</i> .....		CHAUTARD.
<i>D'Auvergne</i> .....		MONTEAUX.
<i>Sully</i> .....		VARENNES.
<i>Zamet</i> .....		BARRÉ.
<i>Porbus</i> .....		BOSMAN.
<i>Héroard</i> .....		CHEVALET.
<i>D'Epéron</i> .....		PRIEUR.
<i>Vitry</i> .....		E. MARQUET.
<i>Don Pèdre</i> .....		GODEFROY.
<i>D'Entragues</i> .....		GARRIGUES.
<i>Le Villars</i> .....		FUGÈRE.
<i>Manniquet</i> .....		ALFROY.
<i>Saint-Julien</i> .....		NORET.
<i>Un Valet</i> .....		TALDY.
<i>Margot</i> .....	M <sup>mes</sup>	RÉJANE.
<i>Henriette d'Entragues</i> .....		SUZANNE MUNTE.
<i>Marie de Médicis</i> .....		SUZANNE AVRIL.
<i>M<sup>me</sup> de Montglat</i> .....		GUERTET.
<i>Françoise de Péquigny</i> .....		DERMOZ.
<i>M<sup>lle</sup> du Tillet</i> .....		MARIA RENHARDT.
<i>M<sup>me</sup> de Guercheville</i> .....		MAC LEAN.
<i>Comtesse d'Auvergne</i> .....		RAPP.
<i>M<sup>lle</sup> d'Escoman</i> .....		MAUD GIPSY.
<i>M<sup>me</sup> de Souvré</i> .....		LAUNIER.
<i>M<sup>me</sup> de Cavoye</i> .....		DIRIS.
<i>Un Page</i> .....		CARÈNE.
<i>Le Dauphin Louis</i> .....		ANDRÉE SUTERRE.
<i>Gaston de Verneuil</i> .....		MARIE FROMET.
<i>Vendôme</i> .....		MADELEINE FROMET.
<i>Catherine</i> .....		JEANNE JENTES.
<i>Angélique</i> .....		MARIE SCHIFFNER.



1<sup>er</sup> acte, prologue : au château d'Usson. — 2<sup>e</sup> acte : au Louvre, la petite galerie.  
 3<sup>e</sup> acte, 3<sup>e</sup> tableau : la chambre d'Henriette. — 3<sup>e</sup> acte, 4<sup>e</sup> tableau : la chambre des enfants.  
 4<sup>e</sup> acte : le cabinet du roi.



Margot. Françoise. Le Villars. Saint-Julien.  
SCÈNE II. — Saint-Julien : « Monsieur de Bellegarde me suit ! »

# MADAME MARGOT

## ACTE PREMIER : PROLOGUE

*Au château d'Usson. Une esplanade oblique, dont une échauguette d'angle interrompt les créneaux. A droite, une poterne. Au fond, à gauche, un escalier flamboyant conduit à une tourelle qui commande le château. Au premier plan de gauche, un passage voûté. Un gros châtaignier couvre de son ombre une partie de l'esplanade, au delà de laquelle s'étage, à distance, un village dominé par un clocher roman, puis une double ligne de montagnes. C'est l'automne : les feuilles commencent à roussir. Sous le châtaignier, une table de pierre, avec un beau fauteuil garni de coussins armoriés ; des livres, un miroir, des fleurs, un timbre. Des sièges. Un banc règne le long des créneaux, taillé dans l'épaisseur du mur.*

### Scène première

LE VILLARS, fredonne, en s'accompagnant d'un luth.

*Quelle peine est plus cruelle*

*D'aimer cœur rebelle*

*Ou cœur oublieux ?*

*Ah ! pourquoi si belle,*

*Muse de ces lieux,*

*Pourquoi, si belle et si tendre,*

*N'e jamais entendre*

*Mon silence ému ?...*

FRANÇOISE, descend les marches, appelant à mi-voix. —  
Le Villars ?

LE VILLARS. — Elle?... Françoise ! Quelle souleux  
je vous dois !

FRANÇOISE. — Vous vous êtes cru écouté de la  
reine !

LE VILLARS. — Qui m'eût cassé aux gages !

FRANÇOISE. — Respirez à plein, compère ! La fille  
d'honneur seule a surpris, au vol, un secret...

LE VILLARS. — Qui n'en est pas plus un pour  
vous que pour moi le vôtre. Seulement, tandis que je  
tiens pour trop certain d'aimer, de si bas ! cœur à  
jamais rebelle, vous doutez encore, à bon droit, d'ai-  
mer cœur oublieux !

FRANÇOISE. — Hélas ! Ce maudit page n'est pas  
revenu ?

LE VILLARS. — Non.

FRANÇOISE. — Parti de ce matin, à l'aube ?

LE VILLARS. — Il a pu muser en route, ou ne  
pas trouver M. de Bellegarde à Lyon.

FRANÇOISE. — M. de Bellegarde y a pris ses quar-  
tiers depuis trois jours, arrivé, nous le savons, avec  
le roi et M. de Sully. Il a donc reçu à midi, sinon  
avant, la lettre de M<sup>me</sup> Margot, qui, de fait, est pour  
l'embarrasser.

LE VILLARS. — En quoi ?

FRANÇOISE. — Le jour où, pour la première fois,  
voici des années déjà, M. de Bellegarde daigna  
m'apercevoir, ce fut au sortir de chez ma maîtresse,  
qui, lors, était la sienne.

LE VILLARS. — Par rencontre, et ne s'y entêta point. S'en souvient-elle seulement ?

FRANÇOISE. — Elle s'en souvient, et a tenu à lui rafraîchir la mémoire.

LE VILLARS. — Voire ?

FRANÇOISE. — Priée par moi de lui mander mon impatience, elle lui a écrit, sous mes yeux, ceci : « Il y a, au château d'Usson, une femme qui se rappelle vous avoir écouté d'assez près, et qui, de vous sentir tout proche, languit. Ferez-vous comme dans la chanson : la lairez-vous languir ? »

LE VILLARS. — Gageons qu'en écrivant la reine souriait ?

FRANÇOISE. — Ce n'est pas pour me tranquilliser.

LE VILLARS. — Vous la soupçonnez perfide au point ?...

FRANÇOISE. — Je la sais la meilleure personne du monde, si toute simple, en dépit de sa naissance, si toute bonne, malgré tant de traverses ; mais, d'abord, elle s'ennuie lourdement en ce trou d'Auvergne, essulée, tracassée, en la plus riche saison de sa vie, en la plus tiède de l'année, par la ressouvenance des joies d'antan, où Bellegarde eut sa part. Pour qui aime le bal à la folie, quelle tentation, retrouvant un tel cavalier...

LE VILLARS. — De redanser une ronde ?

FRANÇOISE. — Elle ne le fera pas pour me dépiter, ni même par goût pour M. de Bellegarde, qui ne fut pas de ses grosses gourmandises ; elle le fera pour enrager le roi, dont elle ne s'estime pas vengée, après tant de représailles, et que ça l'amuserait de bernier encore, presque à sa barbe, avec son ami le meilleur.

LE VILLARS. — Revenez-y de colère ?

FRANÇOISE. — Oui ! (S'interrompant, avec un regard à la poterne.) Ce page ? N'est-ce pas ?

LE VILLARS. — Saint-Julien ? Si fait...

## Scène II

SAINT-JULIEN, arrive, essoufflé.

FRANÇOISE. — On te voit enfin ! Or ça, M. de Bellegarde ?

SAINT-JULIEN. — M. de Bellegarde me suit !

FRANÇOISE. — Vrai ?

MARGOT, qui vient de paraître, très parée. — Je me réjouis de lui faire accueil.

Saint-Julien s'éloigne.

FRANÇOISE. — Me permettez-vous, madame ?...

MARGOT. — Je te permets d'aller m'attendre dans mes chambres, où mon maître de musique te réglera de ses aubades à enterrer carnaval.

FRANÇOISE, bas à Le Villars. — Vous l'entendez ?

LE VILLARS, de même. — Et ne sais plus que croire. Passe qu'elle me moque !...

Ils entrent dans la maison, où il emporte son luth.

## Scène III

MARGOT, qui les suit des yeux en souriant, murmure : — Pauvre belle ! Quel émoi ! (Vient à la table, s'assied. Saint-Julien reparait, précédant Bellegarde, somptueux, qui salue, à distance.) Bonjour, Bellegarde ! (Pendant que Saint-Julien s'éloigne.) Je suis aise de vous voir.

BELLEGARDE. — Et moi, madame, émerveillé !

MARGOT. — Cloué au seuil ? Je vous connus moins lent à vous mettre à portée de la main.

BELLEGARDE. — La grande jeunesse ne pêche pas par défaut d'audace.

MARGOT. — Friseriez-vous le respect ?

BELLEGARDE. — Dieu m'en préserve !

MARGOT. — Et moi de prolonger votre gêne ! Approchez sans contrainte, et répondez-moi bonnement. De Françoise de Péquigny, ma fille d'honneur, qui vous résista mal, à mon exemple, comment vous souvenez-vous ?

BELLEGARDE. — Comme d'une fille fort ragoûtante, qui valait la courtoisie, et m'a joliment aimé.

MARGOT. — Elle ne s'en est pas lassée.

BELLEGARDE. — M'appellez-vous pour m'en instruire ?

MARGOT. — Oui, la femme qui languit de vous, c'est elle.

BELLEGARDE. — Et quand vous me donniez à supposer qu'il retournerait d'une autre ?...

MARGOT. — Je jouais un jeu qui a trop duré. L'autre s'était vite consolée.

BELLEGARDE. — Ah ! Chère amie ! Quelle épine vous m'arrachez !

MARGOT. — Il y paraît !

BELLEGARDE. — Entendez-moi !

MARGOT. — Très bien ! Je vous eusse importuné, amante ?

BELLEGARDE. — Grandement troublé, du moins, retenu, depuis là-bas, par le plus honorable scrupule...

MARGOT. — Tout beau ! Laissez-moi souffler, comte, m'habituer au Bellegarde qui m'apparaît. Des scrupules vous travaillent, avec l'âge ? Et vis-à-vis de qui ?

BELLEGARDE. — Du roi.

MARGOT. — De mieux en mieux ! Tout battant neufs, alors ? Car vous passez pour avoir pris la peine de le faire coeu ! Ne vous déferrez point ! Personne ne nous écoute !... Non seulement avec sa femme, aventure journalière et bonne à mettre en farce, mais, hardiesse plus irrévérencieuse, avec ses maîtresses d'élection, cette excellente M<sup>me</sup> d'Estrées, morte trop vite, et que vous pleuriez à l'unisson, cette vive Henriette qui vous a consolés.

BELLEGARDE. — Raillez !

MARGOT. — Je cite les plus cossues. Depuis votre entrée en faveur, vous ne jouez, le roi et vous, qu'à : « Votre place me plaît ! » Il devrait vous nommer conseiller de la cour des Aides, ou contrôleur des Restes !

BELLEGARDE. — Le reproche me surprend un tantinet de votre bouche, mais je me le suis adressé souvent.

MARGOT. — Combien de fois ?

BELLEGARDE. — Presque à tout coup.

MARGOT. — Ce qui ne vous arrêtait point de redoubler la mise ?

BELLEGARDE. — Non plus que de le trahir ne m'empêche de l'aimer.

MARGOT. — Oui-da !

BELLEGARDE. — Faites l'étonnée ! Comme si je vous servais du nouveau ! Comme si la bagatelle et l'amitié ont rien à voir ensemble ! Je sais telle femme mariée, changeant d'amant autant que de chemise, qui affectionnait son vieux mari plus que toute chose, et, ne se couchant que pour les voisins, se fut jetée au feu pour lui. La créature humaine est formée de deux tronçons accolés bout à bout, que limite la ceinture : celui d'en bas besogne selon...

MARGOT. — Ses fringales.

BELLEGARDE. — Dans celui d'en haut règnent le bon sens et le cœur. Qu'importe que j'ivrogne à la cave ?...



MARGOT. — Si je redeviens de sang-froid au logis?

BELLEGARDE. — Dame ! Friand, par analogie d'humeur, des femmes qui affriolent le roi, j'ai beau lui dérober ses maîtresses, il est toujours pour moi le maître. Je le dupe à tire-larigot, mais ne vois rien au-dessus de lui. Rien ne me rend si fier que son estime, dont je me sens rarement indigne. Rien ne me réchauffe tant que sa compagnie. Je le cite pour sa vaillance et sa jovialité. J'envie ceux qui meurent à son service. Je plains ceux qui le méconnaissent, et n'ai d'ennemis que les siens.

MARGOT. — M'adressez-vous ce dernier trait ?

BELLEGARDE. — Je ne vous visais point.

MARGOT. — Me blâmez-vous de le haïr ?

BELLEGARDE. — Je vous en défie !

MARGOT. — Trop tard !

BELLEGARDE. — Avez-vous été férue de lui ? Ou non ?

MARGOT. — Les premiers temps, oui. Quand il arriva de Biscaye, méchant roitelet huguenot, me demandant ma main, il me plut pour sa bravoure narquoise et son furieux appétit d'amour ; je le traitai de mon mieux, lui donnant, le soir des noces, tout ce qu'il me restait à donner, sans tricherie, mais de bon cœur. Dès le lendemain, ceux qui avaient moyenné le mariage le prétendaient rompre ; j'y contrecarrai, jusqu'à me faire chanter pouille ! Et si le Vert Galant a survécu aux vèpres de Saint-Barthélemy, et à telle embûche qui les suivit de près...

BELLEGARDE. — Ce fut par vos soins, il en témoigne encore.

MARGOT. — Il m'en a remerciée en me préférant toute la garçailleur !

BELLEGARDE. — Comme s'il préférerait jamais une femme !

MARGOT. — Je ne parle pas de Corisande, que je lui passe ; celle-là l'aimait et le secourut. Ni même de M<sup>me</sup> de Sauve, d'où il arrivait à minuit pour y retourner à l'angélus, sans me donner ni bonsoir ni bonjour, mais du fretin, la litanie des abbesses de Montmartre et des chambrières, Dayelle, Thorigny, Fosseuse, avec laquelle je l'ai surpris faisant même lit, histoire d'épargner les draps.

BELLEGARDE. — Que voulez-vous ? Henri IV est de notre espèce.

MARGOT. — Hé ?

BELLEGARDE. — L'espèce tendre ; toujours en lutte contre des légions d'adversaires, comme d'autres ont faim de repos et d'oubli, il a faim d'affection et de confiance ; il se rue vers qui lui en promet ; son cœur le pousse où l'on croit que l'entraîne le reste. Ainsi que vous le vôtre, vers tout ce qui fleurit le roman.

MARGOT. — Et pour quelques romans que je me permets à mon tour, pour quelques galants acceptés, toujours choisis parmi l'élite, un Brantôme, un d'Urfé, un Bussy, un Juan d'Autriche, monsieur mène un charivari de tous les diables, fait chorus avec ceux et celles qui clabaudent mes « désordres », monsieur me traite de gargouille, et, pour m'achever de peindre, m'embastille, comme une coureuse de sabbat, dans un château perdu, nid d'araignées et de chats-huants, avec, en face de moi, ces montagnes, autre cercle de crêpeaux, et, pour toute récréation, l'horloge du donjon qui, sonnait la demie et le quart, me hache la vie menu comme une paille !... Ah ! Que vous me défiez à tort de le haïr ! Je le haïs pour ce que j'avais commencé à l'aimer, pour

ce qu'aïdé par moi à conquérir son trône il m'y a lésiné, puis refusé ma place, chauffée par ses gour-gandines ; je le haïs pour la solitude, pour l'ennui auquel il m'a condamnée, l'ennui mauvais, conseiller de sottises, dont le regret raugmente et renchérit ma haine !

BELLEGARDE. — Vous vous la reprocheriez si vous saviez comme elle tombe mal !

MARGOT. — Vous verrez qu'il me faudra le plaindre !

BELLEGARDE. — Jamais il n'a tant mérité qu'on l'admire et qu'on l'aide.

MARGOT. — En vérité ?

BELLEGARDE. — Non, car jamais il ne fut en pareille détresse. On vous a dit qu'il est venu à Lyon, avec Sully et moi, pour relancer dans ses montagnes et réduire enfin à merci cet infernal duc de Savoie, le pire allié de l'Espagne, acharné depuis vingt ans au démembrement du royaume. Si nous ne l'écrasons, c'en est fait de nous. Or, nos coffres sont vides ; Sully n'a de quoi solder ni ses gens d'armes, ni son artillerie ; Zamet, si riche de nous prêter à taux de juif, barguigne à avancer au roi de quoi pousser la guerre...

MARGOT. — Tant pis pour le roi ! Il n'avait qu'à être meilleur ménager de ses finances, et ne pas se laisser gruger naïvement, par Gabrielle, d'abord, à qui il payait si cher les enfants des autres, et, depuis, par son Henriette, qui se vendit à lui au prix d'une neuve, et dont il lui faut nourrir, par-dessus le marché, le père, cette vieille rubrique de d'Entragues, et le frère, autre ruffian !

BELLEGARDE. — Redoutables tous deux, et nommément le frère !

MARGOT. — Je connais le pèlerin, pour avoir moi-même maille à partir avec lui. En sa qualité de comte d'Auvergne, il me fait procès, me dispute le maigre fief où je me consume.

BELLEGARDE. — Fieffé gredin !

MARGOT. — Bande de bandits ! Inutile de demander si le roi traîne avec lui toute la famille.

BELLEGARDE. — Il a laissé Henriette à Paris.

MARGOT. — Bah ?

## Scène IV

MANNIQUET, le maître d'hôtel, en livrée rouge et jaune, vient de paraître à la poterne, son bonnet à la main.

MARGOT. — Que me veut-on ?

MANNIQUET. — Madame, excusez-moi : l'orfèvre et le marchand de soie viennent à nouveau réclamer...

MARGOT. — Au diable eux deux et toi troisième ! Réponds de ma part à ces engeigneurs, toujours seignants...

BELLEGARDE. — Qu'ils devraient rougir, four-nisseurs d'une reine, de ne pas tenir ce titre pour quittance, et que je les en déposséderai tout à l'heure en leur réglant leur compte !

MARGOT. — Comte !

BELLEGARDE, à Manniquet. — Va !

Manniquet s'éloigne.

MARGOT. — Je vous aime de nous soulager d'eux ; mais, contrairement aux dames d'aujourd'hui, je n'accepterai jamais ça d'un homme à qui je me suis donnée.

BELLEGARDE. — Et si je vous l'offrais au nom de votre mari ?

MARGOT. — Vous bouffonnez, je pense ?

BELLEGARDE. — Non, vraiment.

MARGOT. — Je préfère le croire.

BELLEGARDE. — Attendez, pour refuser son aide...

MARGOT. — Je ne vous souffrirai plus parlant de lui; nous n'avons que trop baliverné! (Dans la tourelle, une femme s'est mise à chanter, accompagnée d'un luth, la chanson de Le Villars.) Et Françoise nous en avertit, (En frappant sur un timbre.) qui va s'imaginer supplantée, et qu'il se fait temps de désatrister. (Manniquet reparait.) Manniquet, je garde à souper monsieur, lequel est une fine bouche... (Elle monte l'escalier, derrière Bellegarde, et ajoute, baissant la voix.) jusqu'à ne vouloir jadis que victuaille du roi, et qu'attend régal de dieux. (Elle sort sur ce mot.)

### Scène V

MANNIQUET. — Les créanciers qui s'en retournent pourvus, madame qui cède sa part aux autres, c'est à ne plus reconnaître la maison!

Saint-Julien arrive par la poterne, précédant trois gentils-hommes luxueux, dont l'un grisonne.

SAINT-JULIEN. — Messieurs, voici messire Manniquet, maître d'hôtel de madame, lequel vous répondra mieux que moi.

D'AUVERGNE, le plus jeune des nouveaux venus. — Maître Manniquet veut-il annoncer à la reine l'arrivée du comte d'Auvergne, venu de Lyon avec son père, le comte d'Entragues, et son ami, M. Zamet, pour chose d'importance.

MANNIQUET. — Je préviens madame, qui héberge M. de Bellegarde.

Ce disant, il entre dans la tourelle. Saint-Julien est déjà sorti.

### Scène VI

D'ENTRAGUES. — Bellegarde nous a précédés?

D'AUVERGNE. — Dépêché par le roi?

ZAMET, avec un reste d'accent italien. — Ou galopant pour son plaisir?

D'AUVERGNE. — Auquel cas nous risquons d'attendre!

ZAMET. — Bon! Ils passent tous deux pour prompts à lever le rideau!

D'AUVERGNE. — Ainsi soit-il!

D'ENTRAGUES. — Ça, dites-nous, Zamet, nos flûtes sont bien d'accord?

ZAMET. — A quelque chose près! je vois nettement ce que vous gagnez, vous, à la combinaison; mais, moi, l'argent qu'on me presse d'avancer, qui me le rendra?

D'AUVERGNE. — Ma sœur.

D'ENTRAGUES. — Quand elle sera reine.

ZAMET. — Où le prendra-t-elle?

D'ENTRAGUES. — Belle demande!

ZAMET. — Henriette reine, le roi n'en sera pas moins gueux.

D'ENTRAGUES. — La France est riche, allons! Ses tétines intarissables!

ZAMET. — Nous sommes tant qui nous relayons à la traire!

D'AUVERGNE, qui va et vient. — Ah! Qu'il me déplaît que la dame soit si lambine à se montrer!

D'ENTRAGUES. — Elle s'attife!

ZAMET. — Ou se rajuste.

D'AUVERGNE. — Souhaitons-le!

D'ENTRAGUES. — Cette visite de Bellegarde te met en souci?

D'AUVERGNE. — Bêtement! Le roi n'en étant qu'à l'hésitation.

ZAMET. — Tout de même, le temps vous dure?

D'AUVERGNE. — Au moment où va virer la roue de la fortune, qui peut nous porter au pinacle!

D'ENTRAGUES. — Bride ton impatience! Voici venir notre destinée.

La porte de la tourelle vient de s'ouvrir. Margot descend les marches, suivie de Manniquet, qui s'éloignera pendant les saluts.

### Scène VII

MARGOT. — Je refusais d'en croire mes oreilles, mais il me faut en croire mes yeux. Vous, céans, comte, en personne, vous dont je n'eus jamais nouvelles que par griffonnis de gens de loi! Que dois-je augurer de votre présence? Me venez-vous contester de vive voix mon héritage? Vous en serez pour votre chevauchée, je vous en baille ma foi! Vous aurez beau vous présenter double et triple, invoquer le témoignage de votre père et de votre banquier, vous n'aurez pas mes terres sans rude débat, ni Chousac, ni Douzenac! J'y tiens autant qu'à mes petits boyaux, moins pour le peu qu'elles me rapportent, que parce qu'elles me viennent de M<sup>me</sup> Catherine, ma mère!

D'AUVERGNE. — Ne vous échauffez pas, madame! Si fort que la colère profite à vos beaux yeux, elle s'anime ici hors de propos. Vous secouez un converti. J'ai fait la trotte pour vous annoncer que je renonce à tout droit sur ce douaire, où je ne prétendais que par méchante insinuation, et que je renonçais et déclare vôtre.

MARGOT. — Tirez-moi de stupeur, comte. Ajoutez vite à quelle condition.

D'AUVERGNE. — Sans condition, madame, pour le seul bénéfice d'être désormais écouté par vous de la bonne oreille.

MARGOT. — Le jour où surgirait autre contestation?

D'AUVERGNE. — Je n'en veux plus prévoir entre nous, qui, séparés un moment par cette querelle...

D'ENTRAGUES. — Nous trouvons aujourd'hui avoir partie liée.

MARGOT. — Oui? Remettez-vous, messieurs, et voyons cette affaire.

D'AUVERGNE. — Comme je regrette que le confesseur du roi, le R. P. Coton, qui nous a persuadé cette démarche, ne nous ait accompagnés! Il nous épargnerait un malaise réel.

MARGOT. — Qui tient à ce qu'il s'agit du roi ou de votre sœur?

D'AUVERGNE. — Des deux.

MARGOT. — Alors, assurez votre assiette et parlez tout à trac. Je ne m'attends à rien qui m'étonne.

D'ENTRAGUES. — En quoi vous avez tort, peut-être, madame.

D'AUVERGNE. — Vous avez appris sans doute comment le roi, traversant, l'autre année, nos domaines...

D'ENTRAGUES. — Et logeant en mon château d'Entragues...

D'AUVERGNE. — Y donna dans les yeux d'Henriette...

D'ENTRAGUES. — Qui fut assez folle pour s'énamourer de lui!

MARGOT. — Pauvre! Si jeune! Si nice! Ça lui pendait au nez dès le berceau. Marie Touchet, sa

mère, passant pour avoir aimé Charles IX, soit dit sans vous offenser.

D'Auvergne. — Henriette, d'ailleurs, fit une belle défense.

MARGOT. — On m'a parlé d'un contrat de cent mille écus.

D'Entragues. — Elle n'a cédé qu'à promesse de mariage!

MARGOT, se dresse. — Plaît-il? Le roi?

D'Auvergne. — S'est engagé à l'épouser.

MARGOT. — Tout de bon?

D'Entragues. — L'ignoriez-vous?

MARGOT. — De pied en cape, et ne l'apprends pas, vous aviez raison, sans quelque ébahissement. Promesse verbale?

D'Entragues. — Ecrite!

D'Auvergne. — Valable le jour...

ZAMET. — Où M<sup>lle</sup> d'Entragues serait grosse.

MARGOT. — Et, comme de juste, elle l'est?

ZAMET. — A pleine ceinture.

MARGOT. — Je m'explique qu'elle ne l'ait pas suivi à Lyon! Des routes si fâcheuses! Voyez-vous qu'elle y ait fêlé son œuf!... Et, si je vous entends venir, le roi s'occupe de lui tenir parole?

D'Auvergne. — Il s'en montrait impatient avant.

MARGOT. — Combien davantage à cette heure!

D'Entragues. — A cette heure, il baguenaude, chipote, lanterne.

MARGOT. — Pourquoi?

D'Entragues. — Nous pensions: « Le roi, qui a dû pressentir M<sup>me</sup> Margot, l'aura trouvée rebelle au divorce? »

MARGOT. — Le roi ne m'a jamais avisée de ce projet.

D'Entragues. — Et s'il vous en avisait?

MARGOT. — Le roi?

D'Entragues. — Oui.

D'Auvergne. — Que répondriez-vous?

MARGOT. — Vous me prenez de court.

D'Entragues. — Vous ne sauriez tenir grandement à un mari qui le fut si mou...

D'Auvergne. — Et vous traite si dur!

D'Entragues. — Vous sacrifiant à tant de bagasses...

MARGOT. — Ou de rusées!

D'Entragues. — Tour à tour.

MARGOT. — J'en conviens. Mais, néanmoins, c'est quelque chose d'être reine!

D'Auvergne. — En une prison!

MARGOT. — Même! Je m'avoue chatouillée, quand mes éréanciers me traitent de majesté.

D'Auvergne. — A la journée, car vous devez à Dieu et au monde.

MARGOT. — Si passionnée bibelotière!

D'Entragues. — Ce vous serait donc soulagement qu'on vous payât vos dettes?

MARGOT. — Encore!

ZAMET. — Quelqu'un vous l'a-t-il offert déjà?

MARGOT. — Cette nuit, en rêve. Et je ne m'expliquais pas alors où ce quelqu'un voulait en venir.

D'Entragues. — Bref, l'acceptez-vous?

MARGOT. — Prenez garde! Voilà paroles ruineuses!

D'Auvergne. — Zamet ne les démentira pas.

MARGOT. — Il y gagnera le surnom de « Magnifique ».

D'Entragues. — Vous, le moyen de vivre à votre guise.

D'Auvergne. — Et, si cela vous chante, de vous remarier.

MARGOT. — Merci! Vous m'en trouvez guérie.

D'Auvergne. — Mais non d'aimer?

MARGOT. — Qui peut se vanter d'en guérir?

D'Entragues. — Alors, acceptez!

MARGOT. — Vous me pressez, là! D'abord, faudrait-il savoir si vraiment le roi le souhaite.

### Scène VIII

SAINT-JULIEN, accourt. — Madame!

MARGOT. — La peste du godelureau qui me fait tressauter le cœur!

SAINT-JULIEN. — Votre Majesté me pardonnera quand elle saura qui je précède.

MARGOT. — Non! par la corbier! Fut-ce le pape!

SAINT-JULIEN. — Et si c'était le roi?

MARGOT. — C'est lui?

SAINT-JULIEN. — Oui, madame.

D'Entragues, à Zamet. — Que nous devancions de peu!

MARGOT, à Saint-Julien. — Tu ne lui as pas dit la présence de ces messieurs?

SAINT-JULIEN. — Non, madame.

MARGOT. — Amène-le. (Pendant que Saint-Julien s'éloigne.) Et vous, allez goûter l'ombre sous mes châtaigniers. (Elle leur montre la voûte à gauche.) Je ne vous y laisserai pas moisir.

D'Auvergne. — Mais vous lui ferez bon accueil?

MARGOT. — Fiez-vous-en à moi!

Ils sortent.

### Scène IX

MARGOT, prend le miroir et se regarde. — Oui, bien que lourdement fagotée. Cette Frangoise, les jours où l'amour la harpigne, est plus gauche de ses doigts... Quand je vous dis que le cœur me danse! Jouvenceau de malheur!

Le roi paraît, en costume d'équipée.

LE ROI. — Vous savez que j'interprète en bien votre hâte à me recevoir?

MARGOT. — A votre place, elle m'inquiéterait plutôt.

LE ROI. — Ouais? Bellegarde vous a défilé mes raisons tout au long?

MARGOT. — Il ne m'a débité que fadeurs.

LE ROI. — Le traître!

MARGOT. — Pour ce que je ne l'ai pas autorisé à m'entretenir de vous.

LE ROI. — Bon! Me voilà bien éamus, moi qui espérais le sermon à moitié prêché!

MARGOT. — Est-il si fâcheux à entendre?

LE ROI. — Moins qu'à dire.

MARGOT. — Toussotez! Crachotez! Pêchez vos mots! Entamez votre harangue, ou vous allez me donner à rire, et je n'en ai guère envie!

LE ROI. — Quel dommage! Ça vous sied tellement! Votre gaieté m'eût ragaillardé, étrangement remué que je suis, le cœur tout élangouré de vous revoir si pareille à vous-même, plus attirante en votre été...

MARGOT. — Je ne vous supporterai pas courtisanant!

LE ROI. — Je ne risque rien que je ne pense, mordieux!

MARGOT. — Semez-vous, sans plus mentir, et videz votre sac à malices.



LE ROI, debout. — Plus je vous regarde, moins je m'explique comment je vous fus si sévère, si rigoureux! Nous vivions en trop grand éloignement! Pour nous mettre d'accord, il n'eût fallu que votre présence. J'ai trop complaisamment écouté les ragots de tant de gens qui ne rêvaient que de nous rebrouiller, à commencer par votre royale famille. Nous n'en serions pas là sans eux.

MARGOT. — Pour jouer le rôle de sot que vous tenez, vous n'aviez que faire qu'on vous souffle!

LE ROI. — Et vous, pour me rabrouer, vous prenez mal votre temps.

MARGOT. — Vous perdez le vôtre!

LE ROI. — De fait, rien ne sert de lantiponner quand les trompettes sonnent! Voulez-vous, madame ma femme, vous démarier d'avec moi?

MARGOT. — Ainsi, c'est vrai? Vous y venez résolu?

LE ROI. — Vous le saviez? Comment le pouviez-vous savoir?

MARGOT. — Mettons que je l'ai deviné.

LE ROI. — Je ne vous attaque donc pas au dépourvu?

MARGOT. — Non, et vous me trouvez décidée, moi aussi!

LE ROI. — Vous consentez?

MARGOT. — Vous mériteriez que je consente, et revenge tant d'affronts en vous colloquant à cette!... J'ai l'âme trop glorieuse! Jamais, au grand jamais, je ne permettrai que le premier prince du monde, qui m'a mis l'anneau au doigt, se ravale sous couleur qu'il en a payé l'étréne d'une promesse de mariage...

LE ROI. — Halte-là!

MARGOT. — Et que son moule à marmots...

LE ROI. — Cessez, vous dis-je, nous pataugeons!

MARGOT. — Nierez-vous cette promesse?

LE ROI. — Je conviens même avoir, un moment, rêvé de la tenir.

MARGOT. — Rougissez!

LE ROI. — C'est fait! Le plus sûr ami que j'aie sur terre, depuis que ma sainte mère est dessous, le meilleur Français que je connaisse, après moi, mon rude et dévoué Sully, m'a fait rougir de ma faiblesse.

MARGOT. — Gasconnez-vous encore?

LE ROI. — Je ne vous pardonnerais pas de l'admettre et de me méconnaître plus longtemps. Si je renonce à vous, et il m'en coûte, c'est, je vous le dis tout bas, car la chose veut grand mystère, c'est pour épouser votre nièce.

MARGOT. — Quelle?

LE ROI. — Dont on vous eroirait la sœur: la fille du grand-duc de Toscane.

MARGOT. — Marie de Médicis?

LE ROI. — Oui.

MARGOT. — Vous épousez Marie?

LE ROI. — En personne.

MARGOT. — Depuis quand?

LE ROI. — Depuis que Sully me l'a persuadé!

MARGOT. — Marie!

LE ROI. — Vous ne m'en voulez pas?

MARGOT. — Comment le pourrais-je?

LE ROI. — Vous seriez plutôt contente, hein?

MARGOT. — Je le devrais, sauve d'une telle anxiété!

LE ROI. — Vous aimez mieux me céder à celle-là qu'à l'autre?

MARGOT. — Pour tant faire que de vous céder, à celle-là je ne vois rien à redire.

LE ROI. — Ce n'est pas que ce soit le Pérou. (Fouillant dans son aumônière.) Regardez son portrait.

Il le lui donne.

MARGOT. — Le teint est beau, les mains longues.

LE ROI. — Mais le fâcheux regard, fixe, dur, de chien de faïence, la lourde lippe, grognonne, à eroire qu'elle avale une soupe trop chaude, l'air guindé...

MARGOT, qui le lui rend. — L'air d'ailleurs!

LE ROI. — Comme nous allons nous déplaire! Elle va me chercher noise sur tout!

MARGOT. — Et vous vous en empêtrez! Pourquoi?

LE ROI. — Parce que le trésor est à sec, le royaume à bas, et que sa dot, seule...

MARGOT. — Votre détresse, dont me prévenait Bellegarde, est-elle, en effet, si pressante? Après tant de combats miraculeux? L'Espagne, partout vaincue...

LE ROI. — Ne détache pas ses griffes de la proie! Derrière tous mes ennemis, sournois ou déclarés, les catholiques qui ne me pardonnent pas d'être allé au prêche, les protestants, d'aller à la messe, derrière les maltôtiers, rançonneurs du paysan, artisans de pillage et de ruine, derrière les créanciers tenaces, car j'en traîne plus que vous, qui conspirent ma perte et me tirent au cul et aux chausses, toujours je retrouve Philippe II. Le duc de Savoie, ce bossu dont la bosse n'est que fiel, et qui vient jusqu'au Louvre tenter de trahison Biron, mon frère d'armes, d'Epéron, d'autres encore; c'est Philippe II qui l'encourage à me jeter le gant! Je le relève, je ramasse mes canons, m'étant juré d'escalader ses montagnes, de jeter ses donjons en plaine, et, en écrasant ce erapaud sous ma botte, d'en finir avec l'autre Satan, de rendre la terre aux charrues... Mais, pour ce faire, pour nourrir une armée, il faut de l'argent. Le père de Marie, moins prince que banquier, dont les poches sont farcies de florins, m'en expédiera des charretées, si j'accepte en même temps sa fille. Ai-je le droit de refuser le marché? Et quand ce noble peuple, si dévoué, si patient, si ferme sous les mousquetades, attend de moi le prix de sa fidélité, ai-je le droit, je vous le demande, de retarder les accordailles de la France avec la paix?... Vous ne répondez pas?

MARGOT. — Donnez-moi le temps. J'étais si loin de ce que vous me révélez!

LE ROI. — Jusqu'où? Me jugiez-vous oublieux de mon métier de roi?

MARGOT. — Non, certes.

LE ROI. — Ou l'imaginiez-vous moins malaisé?

MARGOT. — Peut-être.

LE ROI. — Achevez! Où en êtes-vous de vos pensées?

MARGOT. — Je ne le mesure pas nettement. Je cherche. La confiance dont vous m'honorez céans, comptez-vous la faire à votre Florentine?

LE ROI. — Dieu garde! Elle n'y entendrait goutte, n'en retiendrait qu'un point, que je la recherche pour ses écus, et s'en jugerait offensée.

MARGOT. — A-t-elle l'esprit si court?

LE ROI. — Elle est pis que niaise, elle est aveuglée. On m'a renseigné sur elle, et je ne prends pas chat en poche. Elle vit, là-bas, à la mode d'Italie, au milieu d'une kyrielle de pommadés, qui sont ses cavaliers servants, un certain Concini, entre autres, dont on m'a dégoisé pis que pendre. Elle n'entend fleurettes que d'eux, ne franchira qu'avec eux la frontière. C'est à prendre ou à laisser. J'épouse toute la confrérie.



MARGOT. — Votre femme ne jeûnera pas d'amis.  
LE ROI. — De l'autre côté des monts, ces manières sont réputées innocentes. Je veillerai à ce qu'elles le demeurent.

MARGOT. — Vous aurez de quoi vous occuper, traitant les porte-queues de madame.

LE ROI. — Je l'engrosserai le premier soir, et renouvelerai la garnison! On me la garantit bonne pondeuse, comme le devint M<sup>me</sup> Catherine. Elle me couvra, pour commencer, le garçonnet que nous avons oublié de faire, le doux petit qui, jargonnant, rossignolant, me tirera la barbichette.

MARGOT. — Pourquoi ne nous en sommes-nous pas donné le temps?

LE ROI. — Quand l'aurais-je trouvé, toujours l'épée dans les reins?

MARGOT. — Comment pouvez-vous rire?

LE ROI. — Par habitude. Vous-même, vous voilà souriant.

MARGOT. — Par contagion.

LE ROI. — Alors, j'ai votre consentement?

MARGOT. — Comme vous y allez! D'abord, il n'y faut pas que le mien. L'Eglise, qui nous a unis...

LE ROI. — Trouvera cent raisons de nous ouvrir la porte, pour peu que je graisse le marteau. Remettez-vous-en au R. P. Coton. Signez seulement, demain, l'acte que vous apportera mon maître de requêtes...

MARGOT. — Cela vous plaît à dire! Et, cet acte signé, que suis-je, moi?

LE ROI. — Vous êtes la duchesse de Valois. Vos bijoux, engagés aux prêteurs de Venise, vous sont rendus...

MARGOT. — Mes dettes payées?

LE ROI. — Jusqu'au dernier sou. Votre douaire reconstitué, et, faveur entre toutes précieuse, vous rentrez à Paris!

MARGOT. — Je n'en suis plus tentée.

LE ROI. — De revoir les clochers de Notre-Dame?

MARGOT. — Je ne regrettais à Paris qu'une maison, qui devient celle d'une autre.

LE ROI. — La maison est vaste.

MARGOT. — Tout de même trop peu.

LE ROI. — François I<sup>er</sup>, votre aïeul, y logeait à la fois la reine et M<sup>me</sup> d'Etampes.

MARGOT. — J'aime fort mes aïeux.

LE ROI. — Alors, installez-vous près du Louvre, pour que j'aïlle souvent vous voir, en voisin, en ami.

MARGOT. — Songez-vous à ce que vous dites?

LE ROI. — Ne suis-je pas redevenu votre ami?

MARGOT. — Si fait: vous venez de racheter vos torts.

LE ROI. — Et vous de me regagner le cœur.

MARGOT. — Nous nous retrouvons au moment de nous séparer.

LE ROI. — Vous m'autoriserez donc, quand j'aurai la tête rompue du baragouin de ma seconde femme, à aller m'en reposer?...

MARGOT. — Chez la première? Vous? Avec, pour escorte, votre réputation! C'est lors que les charlatans en feraient des turlupinades!

LE ROI. — Vous préférez que je courre chez Henriette?

MARGOT. — Ah! pour ça, non! Partout, excepté là! Je ne renonce à vous que si vous jurez de n'y remettre ni le pied...

LE ROI. — Vous admettez bien qu'après le tour que je lui joue, colère comme je la connais!

MARGOT. — Félicitez-vous! Jamais si parfaite

occasion ne vous fut offerte de vous débarrasser d'elle.

LE ROI. — J'entends d'ici le tintamarre!

MARGOT. — Je vois la grimace!

LE ROI. — Elle a le caquet bien emmanché, la mâtine!

MARGOT. — La dtogue! Mais vous savez comment lui clore le bec!

LE ROI. — Comment?

MARGOT. — Comme aux oies. En la gavant! C'est à quoi servira l'argent de votre femme.

LE ROI. — Il en faudra beaucoup.

MARGOT. — A-t-elle la gueule si grande?

LE ROI. — Elle en a trois, comme Cerbère, en comptant celles de d'Auvergne et d'Entragues.

MARGOT. — Il ne tient qu'à vous de fermer celles de ces messieurs.

LE ROI. — Vous en parlez gaillardement!

MARGOT. — Sans qu'il vous en coûte un pas!

LE ROI. — Son père et son frère?

MARGOT. — Sont là!

LE ROI. — Hein?

MARGOT. — Venus pour quêter mon consentement à votre mariage.

LE ROI. — Aïe!

MARGOT. — Et convaincus que vous veniez me le demander vous-même. Et impatients, voyez-les, d'apprendre où nous en sommes. Dites-le-leur.

LE ROI. — Moi?

MARGOT. — Vous reculez?

LE ROI. — Mettez-vous à ma place!

MARGOT. — Vous l'accepteriez?

LE ROI. — Ce serait m'obliger.

MARGOT. — Etes-vous si petit garçon?

LE ROI. — Ecoutez! Donnez-leur mon idée comme de vous.

MARGOT. — Vous ne parlez pas sérieusement! Vous me reprocheriez de vous en disputer l'honneur.

LE ROI. — Commencez toujours l'attaque! Vous serez bonne. Et laissez-moi vous en remercier à l'avance!

Ce disant, il l'embrasse.

MARGOT. — Grand enfant!

Le soir vient. Six heures sonnent.

## Scène X

En même temps que D'AUVERGNE, D'ENTRAGUES et ZAMET, revenus par la voûte, BELLEGARDE paraît sur l'escalier, suivi de FRANÇOISE, qui s'arrête sur la porte.

LE ROI, à Bellegarde. — Approche, mauvais ambassadeur!

MARGOT. — Et vous aussi, messieurs.

BELLEGARDE, qui ne les avait pas vus. — Tiens!

Le roi a retenu Margot près de lui, la main dans la main.

D'AUVERGNE. — Que devons-nous conclure de ceci, madame? Que le roi se réconcilie avec Votre Majesté?

MARGOT. — Pas jusqu'à me reprendre pour femme.

D'AUVERGNE et D'ENTRAGUES. — Ah?

MARGOT. — Le roi se démarie d'avec moi.

ZAMET. — Décidément?

MARGOT. — Non sans regret de ma part.

LE ROI. — Et de la mienne.

MARGOT. — Mais son devoir est ailleurs!

LE ROI. — Que je ne saurais tarder à accomplir. Tout le monde ici le comprendra. (A Bellegarde.) Toi, le premier, qui as toujours partagé mes préférences; Zamet, le second, qui, j'en répons, approuvera mon dessein, et que je charge d'apaiser les créanciers de madame.

ZAMET. — Je m'y emploierai volontiers, sire.

LE ROI. — Et, sans risques, remboursé que tu seras par mon beau-père...

D'ENTRAGUES. — Quoi?

LE ROI. — Le grand-duc de Toscane.

D'ENTRAGUES. — Plaît-il?

D'Auvergne. — Est-ce moquerie?

ZAMET. — Ou si vous épousez?

LE ROI. — J'épouse Marie de Médicis.

D'Auvergne. — Permettez que j'en doute!

LE ROI. — Vous n'en sauriez douter quand je vous l'annonce.

D'ENTRAGUES. — Vous vous étiez engagé, sire, à un autre mariage.

LE ROI. — Qui avait de quoi me tenter et vous séduire; mais, de même que je ne suis pas roi pour mon seul agrément, vous êtes trop bons Français tous les deux, trop au courant des charges de l'Etat, et de la fortune du grand-duc, pour ne pas reconnaître l'intérêt que j'ai à cette alliance, où Zamet trouve aussi le sien.

ZAMET. — Suffit que ma patrie d'adoption y trouve son compte.

LE ROI. — Remerciez donc, et imitez madame, au renoncement de qui nous devons cette aubaine.

MARGOT, dont il baise la main. — Je suis payée, sire!

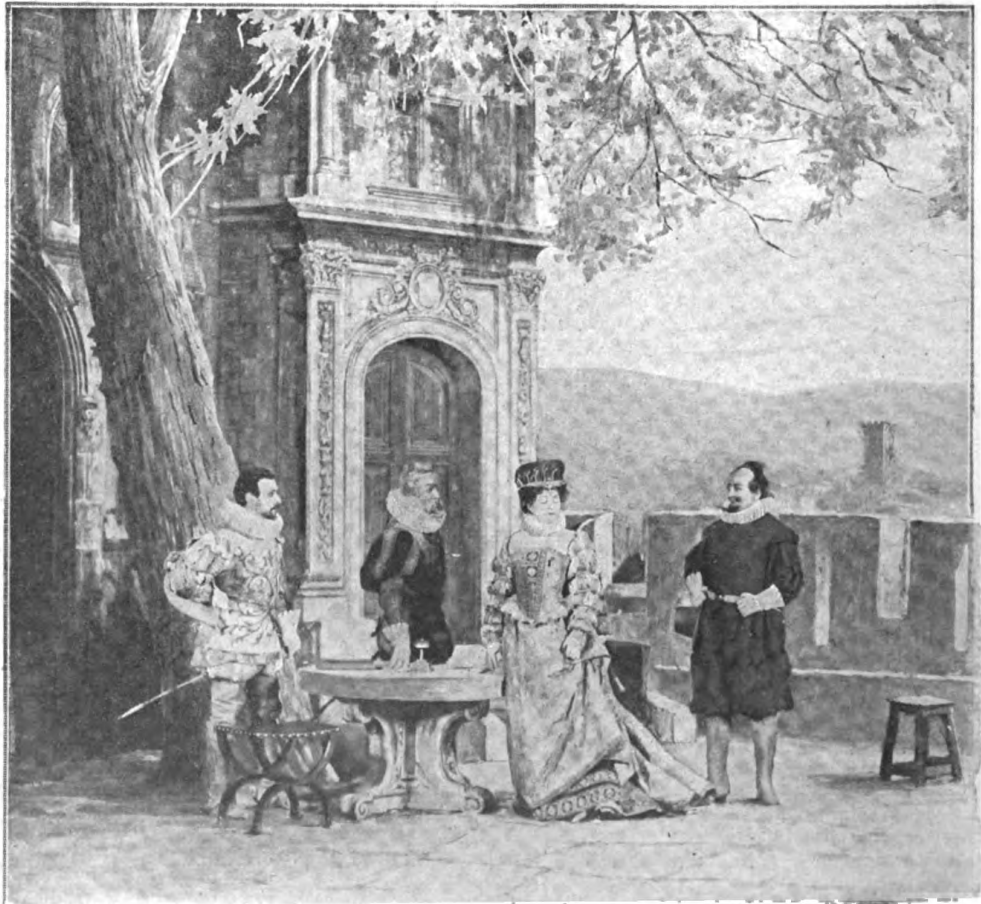
D'Auvergne, bas. — Perdre une telle partie!

ZAMET, de même. — Vous aurez votre revanche: la plus belle carte vous reste.

D'Auvergne. — Quelle?

ZAMET. — Votre sœur!

## RIDEAU



D'Auvergne. D'Entragues. Margot. Zamet.

SCÈNE VII. — Margot: « C'est quelque chose d'être reine ! »



Marie de Médicis.

Margot

D'Epéron.

SCÈNE V. — Henri IV, jouant au cheval avec ses enfants.

## ACTE II

*Au Louvre. La petite galerie, dont les voussures et les plafonds sont peints. A gauche, deux portes, conduisant, la première dans le cabinet du roi, la seconde dans la salle des Ambassadeurs. A droite, deux hautes fenêtres qui dominent le port au bois, et par où l'on aperçoit, au delà de la Seine, la tour de Nesle et l'abbaye de Saint-Germain des Prés. Au fond, fermée par une belle grille dorée, dont, les battants ouverts, on ne voit que le tympan, une vaste baie, très haute, à laquelle donne accès un large escalier de trois marches, qui commande aussi deux petites portes grillées ménagées dans les pans coupés cintrés. Au delà de la grille, un large palier, où aboutissent deux escaliers tournants à rampe de fer forgé, que domine une lanterne dorée et qu'éclairent des portes-fenêtres. Au pied des escaliers se tiennent des gardes écossais. A droite, un large siège en bois sculpté avec des coussins armoriés fait face aux fenêtres : deux fauteuils s'adossent à ce siège.*

## Scène première

VITRY, rude soldat grisonnant, va et vient dans la galerie, devant les portes de gauche; D'EPERON, fastueux, galantise, près des fenêtres, LA COMTESSE D'Auvergne. BELLEGARDE s'empresse auprès de M<sup>me</sup> DE GUERCHEVILLE et DE SOUVRE. ZAMET fait groupe, un peu plus loin, vers la baie, avec M<sup>me</sup> DE MONTGLAT et M<sup>lle</sup> D'ESCOMAN. Sur le palier, M<sup>lle</sup> DU TILLET cause avec D'Auvergne. HEROARD, médecin de soixante ans, à la barbe pointue, avec M<sup>me</sup> DE CAVOYE. Des pages passent, des valets.

M<sup>me</sup> DE GUERCHEVILLE. — Allons! Bellegarde! Vous vous moquez! Comme si l'on ne sait pas que, depuis le retour de M<sup>me</sup> Margot à Paris, vous vous

êtes repris de goût pour Péquigny, sa fille d'honneur!

BELLEGARDE. — J'aime Françoise, je l'avoue.

M<sup>me</sup> DE SOUVRE. — Et c'est bien la première belle que vous ne partagez pas avec le roi.

BELLEGARDE. — Il me laisse ma maîtresse, mais je lui laisse sa femme.

M<sup>me</sup> DE GUERCHEVILLE. — Celle d'aujourd'hui.

BELLEGARDE. — Celle de jadis aussi, dont l'amitié suffit à mon régal.

LA COMTESSE D'Auvergne, à d'Epéron. — Sous les clins d'yeux de mes gens?

D'EPERON. — Alors, comtesse, octroyez-moi de vous conduire, ce soir, à l'hôtel de Bourgogne, où l'on donne une tragédie fort désertée: nous y serons quasi seuls!

LA COMTESSE. — Vous m'oubliez peureuse!

D'ÉPERNON. — Alors laissez-moi vous accompagner tantôt à la foire Saint-Germain.

LA COMTESSE. — Pour y être relaquée par tout Paris ?

D'ÉPERNON. — Paris n'y dévisagera que la reine, laquelle s'y doit rendre avec son Concini. Et vous garderez votre masque, à mon grand déplaisir.

ZAMET, venu en scène avec M<sup>lle</sup> d'Escoman. — De quelle chaleur d'Épernon voltige autour de la comtesse d'Auvergne !

M<sup>lle</sup> d'ESCOMAN. — Pure simagrée, histoire de nous faire accroire qu'il se désoucie de M<sup>lle</sup> d'Entragues !

M<sup>me</sup> DE GUERCHEVILLE, qui s'est approchée. — Il s'en est soucié ?

ZAMET. — Jusqu'aux gambades. Moins par déman-géon que par outrecuidance, et dans le dessein de mortifier le roi.

M<sup>lle</sup> d'ESCOMAN. — Qui n'avait pas besoin de ceci pour le haïr comme peste !

LA COMTESSE, à d'Épernon. — Changez de musique ! Voici venir mon mari de toujours avec votre maîtresse de cet hiver.

D'ÉPERNON. — Qui, trahie et rebutée, me mitonne la plus envenimée raneune...

D'Auvergne et M<sup>lle</sup> du Tillet s'approchent.

D'Auvergne. — D'Épernon, M<sup>lle</sup> du Tillet te cherche.

Du TILLET. — Pour vous aviser, duc, d'un songe qui m'a persécutée toute la nuit.

LA COMTESSE. — L'impertinent !

Du TILLET, à d'Épernon. — Que fîtes-vous hier soir, après souper ?

D'ÉPERNON. — Je m'attardai au Louvre, où je laissai six mille écus sur la table de jeu de la reine.

Du TILLET. — Étrange rencontre ! Dans mon rêve, vous veniez de vous asseoir en face du terrible joueur que fut M. de Biron.

D'Auvergne. — C'était avant que la tête lui sautât des épaules ?

Du TILLET. — Il sortait d'être décapité, mais semblait vivant, à part sa pâleur...

HÉROARD, qui a quitté M<sup>me</sup> de Cavoye. — Dites-moi, monsieur de Vitry...

Du TILLET. — Et, sans doute, vous suiviez la chance trop songeur ou trop téméraire, car le fantôme sifflotait entre ses dents : « D'Épernon ! Tu es en passe, à ton tour, de perdre la tête ! »

D'Épernon ricane.

BELLEGARDE. — Ça lui arrivera, du train dont il trotte ! Et, ce jour-là, je louerai fenêtre en place de Grève !

## Scène II

FRANTZ PORBUS, quarante ans, barbe blonde, a paru sur le palier avec UN PAGE qui lui désigne HÉROARD. Il s'approche.

PORBUS, avec un brin d'accent flamand. — Pardonnez un étranger, messieurs ! je salue bien maître Héroard, médecin du Dauphin ?

HÉROARD. — Et M. de Vitry, capitaine aux gardes.

PORBUS. — Frantz Porbus, pour vous servir.

HÉROARD. — Le fils du peintre d'Anvers ?

PORBUS. — Et son élève.

HÉROARD. — Votre père, (A Vitry.) dont j'eus connaissance en Flandre, m'a écrit, m'annonçant votre visite. Vous ambitionnez de peindre la reine ?

PORBUS. — Et le roi ! Et, si j'en ai licence, toute sa famille.

VITRY. — Vous voilà au Louvre pour un bout de temps.

HÉROARD. — Je vous présenterai à la reine dès qu'il vous plaira.

PORBUS. — Vous me confusioonnez, monsieur.

HÉROARD. — Mais peut-être, avant de monter ces degrés qui conduisent chez elle, (Il montre un jésuite en bonnet carré qui, froid au milieu des saluts, descend l'escalier de gauche et monte celui de droite.) ferez-vous bien d'imiter le R. P. Coton, le confesseur du roi, de gravir les degrés d'en face, qui mènent chez la marquise de Verneuil.

PORBUS. — La marquise ?...

HÉROARD. — De son nom de fille : Henriette d'Entragues.

VITRY. — La maîtresse du roi.

PORBUS. — Le roi loge sa maîtresse ?...

HÉROARD. — En face de sa femme.

VITRY. — Pour s'éviter de mouiller, les jours de pluie.

HÉROARD. — Et il fait élever de compagnie les enfants qu'il a de l'une et de l'autre, et aussi ceux que lui légua Gabrielle d'Estrées.

PORBUS. — Pour économiser les nourrices ?

VITRY. — Et que le lait ne caille pas en route.

HÉROARD. — Tant que, poussant trois portes, vous portraiturez toute la maisonnée, l'épouse, la mignonne, les fillettes et les garçonnetts.

PORBUS. — Mais le roi, lui, a ses appartements ?

VITRY, montrant la gauche, premier plan. — Ici, son cabinet confinait à sa chambre, qui voisine avec celle des petits.

D'Entragues arrive par la droite.

ZAMET, venant à lui. — Ah ! d'Entragues ! Je vous attendais pour vous avertir, de la part de mademoiselle votre fille, que M<sup>me</sup> Margot, d'accord, croyons-nous, avec Bellegarde...

Il continue tout bas.

PORBUS. — La marquise de Verneuil promène depuis longtemps ce titre ?

HÉROARD. — Depuis aussi longtemps que M<sup>me</sup> de Médicis est reine. Le roi espérait, en décernant les huit fleurons à sa maîtresse, qu'elle lui passerait de ne pas la couronner de fleurs de lis.

VITRY. — Elle a accepté, ces perles-là et d'autres, mais n'a pas pardonné.

HÉROARD. — Ni elle ni ses père et frère.

PORBUS. — Qui vivent aussi au Louvre ?

VITRY. — Aux eroes du roi.

HÉROARD. — Cependant que, là-bas, de l'autre côté de la Seine, où vous apercevez ces arbres verdissants, demeure M<sup>me</sup> Margot, la première femme du roi, nouvellement installée à Paris.

PORBUS. — Et qui fréquente céans ?

HÉROARD. — Peu. Elle n'y apparaît guère que pour embrasser le Dauphin, qu'elle affectionne, cajole et choie autant que le ferait la meilleure des mères, et bien plus que sa mère propre.

VITRY. — C'est une belle et bonne femme, la seule qui ait vraie amitié pour le roi.

D'Auvergne, bas, à d'Épernon, qu'il a pris à l'écart. — Tu sais que ton homme n'est pas venu, ce mois-ci, nous apporter notre part, ni à ma sœur, ni à mon père, ni à moi, qui tous attendons financee comme les Hébreux le Messie !

D'ÉPERNON. — A dire vrai, la monnaie de gabelle



rentre mal: partout le eroquant paille misère, se prétend sucé jusqu'à l'os.

D'Auvergne. — Reste la moelle!

D'EPERNON. — Ai-je répondu, mot pour mot, à notre trésorier.

D'Auvergne. — Tu te fies à ce Normand?

ZAMET, à Bellegarde. — Que m'apprend-on? Que le roi refuserait à M. de Concini le domaine?...

BELLEGARDE. — Il le lui refuse.

M<sup>me</sup> CAVOYE. — Ça va être, là-haut, dans le ménage, un beau tintamarre!

BELLEGARDE. — Dont je crois entendre l'écho...

Sur l'escalier de gauche, un mouvement se fait; un bruit de voix irritées.

PORBUS. — Qui vient là? Le roi?...

VITRY. — Pas tout à fait.

### Scène III

CONCINI, paraît, très élégant, collerette raide, teint brun, moustache et barbiche noires.

VITRY. — C'est le signor Concini, cavalier servant de la reine.

HÉROARD. — Trop cavalier.

VITRY. — Moins servant que servi.

PORBUS. — Qui demeure au palais?

HÉROARD. — Non. A la capitainerie, au bout du jardin.

PORBUS. — Pourquoi?

VITRY. — Parce qu'il s'est marié.

PORBUS. — Pourquoi?

VITRY. — Pour rassurer le roi.

HÉROARD. — Il a choisi la femme la plus laide!...

PORBUS. — Pourquoi?

VITRY. — Pour rassurer la reine.

CONCINI, centre de révérences, s'est mis à parler, avec un fort accent de Toscane. — Je suis votre valet, mesdames. Valet à qui l'on prétend rogner les profits, mâ qui ne se laissera pas tondre, *per Bacco!* Quand le père Eternel tiendrait les ciseaux! Un méchant domaine d'un million, à peine grand pour y courre le cerf, et qui me fut promis par la reine, en présence de Zamet, moins comme bonne main que comme remerciement de mes services, on insinue que je serais mal vu en l'acceptant? Mal vu, de qui? des borgnes ou des aveugles? Le refuser serait insulter ma souveraine, dont les ordres sont ma seule loi. Je dis la seule! A bon entendeur...

LE ROI, présent depuis un moment. — Salut!

PORBUS, bas. — Le roi?

HÉROARD. — Oui.

Concini, un instant déconcerté, salue, avec tout le monde, renforce son feutre et monte l'escalier de gauche, pendant que ceux qui l'entouraient s'empresment autour du roi.

LE ROI. — Madame de Montglat, comment va ma fille?

M<sup>me</sup> de MONTGLAT. — Furieusement mieux, sire, et monsieur votre médecin arrive à point pour en assurer Votre Majesté.

HÉROARD. — Je laisse M<sup>me</sup> la Dauphine en son lit par prudence, et pour ce que messieurs ses frères et mesdemoiselles ses sœurs la fatiguent de leur vacarme.

LE ROI. — Merci, Héroard. Bonjour, mesdames. Vitry?

VITRY. — Sire?

LE ROI. — Est-ce que Sa Seigneurie don Père de Tolède a paru?

VITRY. — Pas encore, sire.

LE ROI. — Tu le feras entrer dans la salle des ambassadeurs, (Il montre la porte du deuxième plan.) et me viendras prévenir en mon cabinet, où Sully...

Il continue tout bas.

D'ENTRAGUES, bas à d'Auvergne. — Henriette m'avertit que Sully aurait mandé ici M<sup>me</sup> Margot.

D'Auvergne, de même. — Que peuvent-ils mijoter encore, ce parpaillot et cette extravagante, qui se sont si bien entendus jadis pour nous berner?

Le roi est venu à la porte du premier plan, qui s'ouvre, et derrière laquelle on entend des enfants qui chantent.

*Robin s'en va à Tours*

*Acheter du velours...*

### Scène IV

LOUIS, très brun, paraît le premier, et derrière lui, se tenant par la manche du pourpoint ou le bord de la robe, VENDOME, l'ainé, CATHERINE très blonde, GASTON et la petite ANGÉLIQUE, en bonnet à trois pièces.

LE ROI. — Ça, la ribambelle s'introduit chez moi?

LOUIS. — On passe, sire.

GASTON. — On court la meunière de Vernon...

Tout en parlant, ils l'entourent, et recommencent à chanter, ensemble, ou en répons.

*Où donc allez-vous ainsi,*

*Bergeronnette,*

*Ma miette?*

LOUIS, au roi. — Vous ne chantez pas?

LE ROI, chante avec eux.

*Bergeronnette, mon souci!*

ANGÉLIQUE, battant des mains. — Encore!

LOUIS. — Non, assez! Je suis le Dauphin: quand j'ai dit assez, on cesse!

GASTON, au roi. — Voulez-vous vous mettre à quatre pattes?

LE ROI. — Gaston!

GASTON. — Et on vous montera dessus, Louis, Vendôme et moi.

LE ROI. — Avec Catherine et Angélique!

CATHERINE. — Oh! oui!

VENDOME. — Et vous serez le gros mulet.

GASTON. — Qui s'en va, patata, patata...

LOUIS. — La nuit, de peur des mouches.

Il saute sur le dos de son père, et s'accroche à ses épaules, les autres aussi, criant et riant.

LE ROI. — Louis! Allons!

### Scène V

VITRY, au palier. — Sire, l'ambassadeur d'Espagne!

Don Père paraît, basané, solennel, descend les marches, salue.

LE ROI. — Votre Seigneurie veut-elle m'attendre là, le temps que je me désharnache de ma famille? (Don Père passe, grave, et entre avec Vitry au deuxième plan.) Voyez en quelle posture vous me faites surprendre! Que pensera de moi Sa Majesté Philippe III, quand son envoyé lui écrira?...

Louis a sauté à terre.

GASTON. — Fi! le brutal, qui m'écrase!

LOUIS. — L'effronterie! Je ne l'ai pas touché!

GASTON. — menteur!

LE ROI. — Verneuil!

LOUIS. — C'est moi que tu appelles?...  
Il se met à le bourrer.

LE ROI. — Attrape!

GASTON. — Si tu crois, parce que tu es le Dauphin?...

Il rend coup pour coup.

LE ROI. — Hardi, là!

## Scène VI

UN PAGE, annonce. — La reine!

Mouvement. Saluts.

BELLEGARDE, bas. — Gare dessous!

LA REINE, du palier, criant. — Ecco, Madona!...

LE ROI. — Sauvez-vous! tous!

Les enfants s'en vont par le fond, en s'injuriant tout bas: Gaston et Angélique grimpent l'escalier de droite en répétant: « Je vais le dire à maman! » derrière eux, tout le monde s'éloigne, pendant que la reine continue de crier, suffoquée de colère.

LA REINE. — Lé fils dé votré Henrietté bat lé mien commé plâtré, et vous né faites qu'en rire!

LE ROI. — Voulez-vous que j'en pleure?

LA REINE. — Intervénez, du moins!

LE ROI. — Pour attraper des horions?

LA REINE. — Malo padre!

LE ROI. — Pas plus mauvais que mon père, qui ne s'émouvait point, que je reçoive ou distribue mornifles!

LA REINE. — S'azit pas dé vous, qui foutes édouqué comme une giardinière, mà dé Louis, qui a été battou par cé...

LE ROI. — Que voulez-vous que j'y fasse?

LA REINE. — Commandez ché Gaston soit fouetté!

LE ROI. — Vous y tenez?

LA REINE. — Zé l'ézige!

LE ROI. — J'en vais donner l'ordre. Il le sera!

LA REINE. — Lé séra pas! L'est zamais! Louis souvent! Loui, zamais! Vos gens, qui vous connaissent, ont piou peur d'y toucer ché s'il avait la gale!

LE ROI. — Vous n'attendez que j'aïlle le fouetter moi-même?

LA REINE. — Vous lé dévriez, mà né l'osérez pas!

LE ROI. — Ouais?

LA REINE. — Troppo capone!

LE ROI. — Ah! ne me faites pas monter la moutarde, avec vos moutards!

LA REINE. — Audate! Battez-moi à mon tour!

LE ROI. — Vous tairez-vous?

LA REINE. — Si! Quand zé sérai vengée!

LE ROI. — Tout de bon?

LA REINE. — Si! Montez donner lé fouet à Gaston...

LE ROI. — Et vous me donnerez la paix?

LA REINE. — Si!

LE ROI. — Tope!

LA REINE. — Comé?

LE ROI. — J'y vais...

Il fait un pas vers le palier, où Henriette, parue depuis un moment, a rencontré son frère.

## Scène VII

LE ROI, arrêté court. — Henriette!

LA REINE. — Sé permet?

HENRIETTE. — Que tardez-vous, sire? Allez, mais méritez votre renom de justice. Fouettez aussi le fils de madame!

LA REINE. — Fouetté!

HENRIETTE. — Puisque c'est lui qui a commencé.

LA REINE. — E votre mauvais Gaston dé garçon qui vous l'a dit?

HENRIETTE. — Et sa sœur!

LA REINE. — Ils en ont menti...

HENRIETTE. — Voire!

LA REINE. — Per la gola!

LE ROI. — Aïe!

HENRIETTE. — Votre Majesté s'encanaille!

LA REINE. — A vous fréquenter dé si près!

LE ROI. — Vous passez mesure!

VITRY, paraît. — Sire! Sa Seigneurie don Père de Tolède...

LE ROI. — Prie Sa Seigneurie de m'attendre.

Vitry sort.

HENRIETTE, à la reine. — J'habitais avant vous le Louvre!

LE ROI. — Marquise!

HENRIETTE. — Où je suis à ma place, moi, fille de Marie Touchet...

LA REINE. — Autré gaupé!

HENRIETTE. — Plus qu'une fille de drapier!

LE ROI, à Henriette. — Je ne vous souffrirai pas drapant...

LA REINE, au roi. — Ni moi, vous, faisant lé zézouite, sinzant dé la sémoncer moi dévant per l'aller rézoindre quand z'aurai lé dos rétourné!

HENRIETTE. — Et que le roi courre tôt chez moi, et qu'il y revienne, vous n'en revenez pas?

LA REINE. — Non piou ché loui!

HENRIETTE. — S'il s'y attarde, s'il y fait le jeune, cabriolant comme poulain au pré, c'est qu'il y trouve accueil courtois, minois de dimanche, qu'il y parle sa langue.

LA REINE. — E propre! Parlons-en!

HENRIETTE, s'animant. — Au moins l'entend-il, et ne risque-t-il pas de se heurter à fâcheux personnages...

LE ROI. — Cessons!

HENRIETTE. — Cavaliers au teint de prune cuite, pafaisant Dieu sait quel pathos!

LA REINE. — Piu dolce, piu belle ché lé colloques di vestra santa famiglia! Mercurii due!

HENRIETTE, au roi. — Laissez-vous vilipender les miens?

LA REINE. — Et moi, sempré insolentée par cetté!...

## Scène VIII

MARGOT, parue, en robe de cour, sur le palier, intervient. — Marie!

LE ROI. — Margot! Vous arrivez comme marée en carême!

LA REINE. — Si! car toutes ces disputes, toutes ces disgrâces!...

HENRIETTE. — Nous vous les devons!

MARGOT. — A la bonne heure! Il me suffit de paraître pour vous mettre d'accord.

LA REINE. — Si vous né vous étiez désépousée dé votre Viride Galante, sérions-nous où nous sommes ?

MARGOT. — Je ne sais pas où nicherait mademoiselle, mais vous, ma nièce, ne vous carriez pas ici.

LA REINE. — Où zé né carresserai pas piu longtemps !

LE ROI. — Vous ?

HENRIETTE. — Ni moi !

LE ROI. — Marquise !

LA REINE. — Z'irai à la foire tantôt per l'ultime fois !

LE ROI. — Mais avant d'y partir...

LA REINE. — Addio !

LE ROI. — Vit-on jamais ?...

HENRIETTE. — Je vous tire ma révérence, sire.

LE ROI. — Vous, révérence parler !...

HENRIETTE. — Adieu !

LE ROI. — A l'autre !

Elles remontent ensemble vers le palier et se heurtent au bas des marches.

HENRIETTE. — Passez première, madame ! Vous êtes chez moi !

LA REINE. — Ohimé ! Véderemo ! Madona...

Elle grimpe en grondant son escalier, pendant qu'Henriette s'éloigne par le fond à droite.

### Scène IX

MARGOT. — Au moins s'entendent-elles pour vous brûler au petit feu du purgatoire !

LE ROI. — Dites de l'enfer !

MARGOT. — Quelle trouvaille aussi de les installer céans face à face ! A vous rien qu'un degré à monter pour aller chez l'une ou l'autre.

LE ROI. — Selon la couleur de mes turlutaines.

MARGOT. — A elles un degré à descendre pour vous tomber dessus.

LE ROI. — En cadence !

MARGOT. — Besognez après ça vos besognes, à travers leurs fantasmagories !

LE ROI. — Elles me feront tourner en chèvre !

MARGOT. — Laissez donc ! Ce sont là douceurs et friandises : régal de barbon qu'on se dispute et tiraille.

LE ROI. — Daubez, vous aussi, tympanisez-moi !

MARGOT. — Jamais à trop grand ramage ! Etait-il, ou non, convenu qu'épousant l'une, vous renonciez à l'autre ? L'aviez-vous pas nettement signifié, devant moi, à ses dignes parents ?

LE ROI. — Je lui ai bel et bien racheté ma promesse de mariage.

MARGOT. — Qu'elle ne vous a tout de même pas rendue, qu'elle continue de porter à toute heure en son corsage, endroit peu sûr d'ailleurs, si passager !

LE ROI. — Le diable y passe, et la garde, elle et son parchemin, et, du même coup, emporte l'autre, et son galimatias !

MARGOT. — Espérez qu'elles quitteront si belle hôtellerie !

LE ROI. — Je finirai par les en déloger !

MARGOT. — Tout de bon ?

LE ROI. — En leur claquant la porte et la botte au dos !

MARGOT. — Faites ça ! Je vous y aide !

LE ROI. — Vous ?

MARGOT. — De tout mon cœur, où vous gardez première place !

LE ROI. — Oui-da ?

MARGOT. — Et qui saigne à vous voir enguignonné de la sorte, rechigné de ci, picoté de là, poussé par l'épaule, ou tiré par le coude, étourdi, assourdi, la cervelle charibotée de piaileries, arraché sans cesse à vos labeurs, si nobles, à vos rêves, si beaux ! Quand votre fils, qui déjà vous ressemble, vient me voir là-bas, et qu'à travers son babillage je vous devine si pauvre de tendresse, si dénué de paix, si méconnu de celles qui ont la joie de vivre à vos côtés, j'en trépigne et pleure de rage !

LE ROI. — Vous êtes une brave femme !

MARGOT. — Soyez un homme brave ! Ici autant qu'ailleurs ! Renvoyez-moi la Florentine à Florence.

LE ROI. — Avec son Florentin !

MARGOT. — Dans le même sac !

LE ROI. — Quelle revanche !... Mais, le moyen ? ou, tout au moins, le prétexte ?

MARGOT. — Je le trouverai, plausible et sans eselandre ! Quant à la marquise, il ne faut de vous qu'un bon : je veux !

LE ROI. — Ah ! Mordieux !

MARGOT. — Oui, je vous sens d'humeur à le dire, mais ne vous y essoufflez pas ! Laissez-moi travailler à votre délivrance.

LE ROI. — Vous aurez rude tâche !

MARGOT. — J'y prendrai tant de joie !

LE ROI. — Comment procéderez-vous ?

MARGOT. — Du diable si je m'en doute ! Je m'en mêle, voilà qui est sûr ! S'il pleut des coups, je les risque ! Et je vous désespètrai, ou j'y perdrai mon nom !

VITRY, reparait. — Sire, l'ambassadeur d'Espagne...

LE ROI. — Je le rejoins ! (Sully, grave figure encadrée de barbe blanche et de cheveux blancs, arrivé par le fond, avec Bellegarde, descend les marches et salue.) Bonjour, Sully, nous avons affaire ensemble ?

SULLY. — Oui, sire.

LE ROI. — Attendez-moi sans impatience, car j'affronte un furieux bavard de l'importunité duquel je me serais bien passé !

Ce disant, il entre avec Vitry dans la salle des Ambassadeurs.

### Scène X

MARGOT. — Ses deux harpies lui suffisaient !

SULLY. — Elles ont encore abusé contre lui de sa bonté ?

MARGOT. — Elles n'en abuseront plus ! Je me suis juré de les congédier.

SULLY. — Toutes les deux ?

MARGOT. — Forte gageure !

SULLY. — Que je viens vous faciliter de gagner. Pour peu que vous m'écoutez patiemment.

MARGOT. — Prenez place !

SULLY. — La France, pour acquitter ses charges de guerre et d'existence, se saigne tous les ans de cent cinquante millions !... Il en parvient trente à peine au Trésor !

MARGOT. — Tant de gens qui les saluent en route !

SULLY. — En quelles mains, en quelles poches restent englués les cent vingt autres ? C'est ce que le roi, outré à la fin, exige de savoir, et m'a ordonné de rechercher. A travers broussailles !

MARGOT. — Et forêt de Bondy !

SULLY. — Longtemps je marchai à tâtons, sondant de la semelle taupinières et traquenards.

MARGOT. — Je m'explique vos mines soucieuses et refrognées!

SULLY. — J'avais pourtant, encouragé, rajeuni d'ardeur par la plainte de ce peuple, lamentable bidet de labour jeté dans la mare aux sangsues! Bref, avec l'aide de la Providence, qui ne m'a jamais failli, et à force d'application à démêler la fraude sous l'enflure des dépenses, j'ai fini par établir le bilan du pillage. et, sans que les pillards s'en méfient, percé leurs déguisements, car la plupart opèrent masqués.

MARGOT. — Par respect humain!

SULLY. — Or, devinez qui j'ai découvert, acharnés à dépouiller le roi? Ceux qui l'approchent de plus près!

MARGOT. — Vous ai-je compris? Henriette serait?

SULLY. — Henriette est de la bande!

MARGOT. — Ah! Vive Dieu!

SULLY. — Elle et d'Entragues et d'Auvergne!

MARGOT. — Embrassez-moi, Sully! Vous, c'est vous, avec votre front négatif et rébarbatif, et votre air de Dieu le Père quand il était jeune, qui avez trouvé cela, tout seul!

SULLY. — Non sans peine, ni stupeur!

MARGOT. — Et qui venez me l'apprendre si à propos! Savez-vous bien que vous êtes un homme miraculeux?... Henriette!

SULLY. — Comblée, elle et les siens!

MARGOT. — De cent condées au-dessus des louanges qu'on répand de vous!

SULLY. — Ayant reçu rentes, pensions, arrérages...

MARGOT. — Et que je vais vous aimer à la fureur?

SULLY. — Vous ne m'écoutez pas.

MARGOT. — Je vous admire! Cette vipère qui nous a tant fait avaler de couleuvres, à tous, en commençant par vous!

SULLY. — Je ne suis pas méchant, mais je vais savourer tout à l'heure chez le roi une de ces satisfactions à lui dénoncer sa maîtresse!

MARGOT. — Ah! Vous allez?...

SULLY. — Il se récriera d'abord: « Perdez-vous le sens, monsieur? Songez à qui vous parlez et de qui? » Je laisse passer la bourrasque: j'aligne chiffres et dates...

MARGOT. — Le roi, penaud, renonce à nier, se tait, battu de l'oiseau, vous congédie, monte chez la donzelle...

SULLY. — Fracas!

MARGOT. — Au bout duquel Vitry va, de sa part, vous joindre à l'Arsenal et enjoindre d'y garder les arrêts!

SULLY. — Moi?

MARGOT. — Pour vous apprendre à calomnier la marquise de Verneuil!

SULLY. — Suis-je un fourbe?

MARGOT. — Vous êtes un parangon d'honneur! Comme gardien de trésor, vous valez ceux de la fable; mais, avec tant de mérite, science et vertu, vous avez un grand tort, par rigidité de nature ou rigidité de mœurs, vous n'entendez rien aux femmes ni, par suite, aux hommes. Pourtant vous devriez connaître celui-là, avec qui vous vous êtes tant brouillé à cause d'elles.

SULLY. — Mais que j'ai toujours vu impitoyable pour les voleurs!

MARGOT. — Les mâles!

SULLY. — Vous craignez que, mis à l'épreuve?...

MARGOT. — Je suis pour mesurer l'épreuve à ceux que j'aime, et, comme vous, je crois à la Providence.

Elle a permis qu'avant d'entrer là vous me rencontriez. Chantez-lui vos actions de grâces, à elle et à moi, qui vous épargnons une sottise pommée!

SULLY. — Est-ce à dire que nous devons renoncer, l'aimant tous deux?...

MARGOT. — A le sauver? Non! Par la Saintsambregoy! Pas plus que vous je n'y renonce! Nous tenons le remède, amer, mais efficace; je ne cherche que façon de le lui entonner sans qu'il nous le crache. Le trio, dites-vous, opère en tapinois?

SULLY. — Ils se rencoignent, eux et d'autres, derrière les rares impudents qui rançonnent, visière levée.

MARGOT. — Et qu'il faut jeter d'abord en pâture au roi. Lesquels de préférence?

SULLY. — J'en sais un, que nous ne saurions mieux choisir, qui, favori d'Henri III, ami de Biron, son complice...

MARGOT. — D'Epéron?

SULLY. — Oui.

MARGOT. — D'Epéron, que le roi étouffe de tolérer! Les dieux nous gâtent! — Comment se manigance le brocantage?

SULLY. — D'Epéron leur remet leur part de butin, chaque mois, sous le manteau.

MARGOT. — Contre reçus?

SULLY. — Libellés à son compte.

MARGOT. — Taïaut! Et qu'il conserve?

SULLY. — Là-haut, chez lui.

MARGOT. — D'où le savez-vous?

SULLY. — Par un de ses agents, drôle à toute sauce.

MARGOT. — Et à tout argent. Ne regrettez pas celui-ci, et dites au roi, pour tout discours: « Sire, le plus effronté de vos rongeurs loge au Louvre, en sa qualité de colonel d'infanterie. — D'Epéron? — Oui, sire. Veuillez commander qu'on l'arrête, puis qu'on fouille ses armoires, et convoquez pour demain matin, en conseil extraordinaire, messieurs vos ministres, devant qui je vous éplucherai ses quittances. » Le roi consent, radieux, démanqué de faire un exemple, et quand, demain, devant Villeroy, Silbery et toute la chambre, vous découvrirez le pot aux roses, esbrouffé vous-même d'apprendre avec qui d'Epéron partageait le gâteau, le roi ne pourra ni ravalier son indignation, ni s'empêcher de punir.

SULLY. — Et de vous remercier, à la fois délivré et guéri de sa gueuse.

MARGOT. — Je le dispense de remerciements, et lui permets de passer sur moi sa colère!

SULLY. — Quelle alliée vous êtes, et que voilà stratagème ingénieux, bien travaillé de main de femme!

MARGOT. — Il ne faudrait plus maintenant, tandis que nous y sommes, que creuser sous les pas de l'autre brailarde... Le Concini pille aussi, pour sa part?

SULLY. — Sûrement!

MARGOT. — Sinon?

SULLY. — Pour deux.

MARGOT. — Qui leur verse leurs profits?

SULLY. — Je ne l'ai pu démêler encore, tant ils ont pris de soin à se cacher.

MARGOT. — Lâches! Zamet?

SULLY. — Fait, je crois, bourse commune avec le plus gros fermier de la gabelle, Gondi.

MARGOT. — Autre Italien! Quelle aventure, si...

SULLY, montrant l'escalier. — La reine!

MARGOT. — Et, derrière elle, son ombre. Entrez





Coton (M. Signoret).



Concini (M. Castellan).



Sully (M. Varennes).

*Croquis de Henri Rudaux.*

attendre le roi chez lui, tandis que je vais leur tirer vers du nez! (Pendant que Sully sort par le premier plan, elle vient vers les marches, et, saluant la reine, qui se dirige vers la droite, suivie de Concini.) Devant que d'aller courir l'étal des merciers, Votre Majesté veut-elle donner audience à son humble sujette?

LA REINE, du haut des marches. — Prétendez-vous mé parler encore dé notré mari?

MARGOT. — Non.

LA REINE. — Ah!

Elle vient en scène; Concini s'est arrêté sur le palier.

### Scène XI

MARGOT. — Mais de vous, nièce, dont je suis peu contente...

LA REINE. — Tante!

MARGOT. — Tant s'en faut! Je m'ôte de la couche un mari qui, à vrai dire, ne m'éveillait plus depuis beau temps, mais dont je m'avantageais d'arborer le nom comme celui du plus hardi soldat, du meilleur roi dans les yeux de qui se soit mirée la France, et vous en faites cas juste autant que du moindre marinier de Seine!

LA REINE. — Mâ, primo, il mé cocoufie!

MARGOT. — La belle affaire!

LA REINE. — Avé cetté Henriette!

MARGOT. — Qui, je vous le concède, ne vaut pas la corde pour la pendre, plus rongée d'ambition à elle seule que toute la maison d'Autriche à la fois.

LA REINE. — Avé d'autres encora, ché zé né compté piou, tant il se dépèce dé mettre la treizième à la douzaine!

MARGOT. — Pourquoi pas la vingt-cinquième au quarteron?

LA REINE. — La renommée né lui en prêté guéré moins.

MARGOT. — Encore une qui prête à gros intérêts! Achetez-vous tout ce qu'elle colporte? Nos haren-gères, mal au courant des coutumes d'Italie, ne chantent-elles pas couplet dont le refrain demande:

*A quoi lui sert son cavalier servant?...*

LA REINE. — Brute! Bestie!

MARGOT. — Pensez-vous que le roi, qui se tient de vous le redire, l'entende sans grimace? Est-ce juste que vous ne lui fassiez pas crédit pour ce que vous lui en demandez? Il ne trouve, chez vous, que guerre, tempête, rebuffades et figure de pain d'épices!

Etonnez-vous, quand vous lui annoncez votre départ à grand esbrouffe, qu'il réponde en écho: « Ouf! »

LA REINE. — Il a dit: « Ouf? »

MARGOT. — De dépit, car il vous aime, au fond, comme la mère de deux de ses enfants. Vous ne seriez pas plus tôt partie qu'il vous regretterait.

LA REINE. — Capisco! Vous mé voulez persouader dé rester?

MARGOT. — Non: je vous engage à partir. Et bon train. Saisi, chagrin, le roi commencera vite à soupirer, tel Pantagruel: « Ma bonne femme de femme qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde! » Ce genre d'homme est ainsi bâti: il n'aime jamais si fort qu'à distance. Moi qui vous parle, en amie, il se met à m'apprécier! Partez pour Saint-Germain, croyez-moi, ou pour Fontainebleau, ou mieux, pendant que les postillons claqueront du fouet, pour Florence, où vous avez tant ressassé que la vie vous est douce et que vos parents vous pleurent. M. de Concini vous y conduira.

CONCINI, qui s'approche. — Non.

LA REINE. — Pehé?

CONCINI. — Pour le proverbe français: « Qui quitte sa place la perd! »

MARGOT. — Il arrive parfois qu'à la disputer on risque...

LA REINE. — La vie! Par lé temps dé gants empoisonnés qui court!

CONCINI. — Le mauvais sort n'atteindra jamais Votre Majesté, tant que je la couvrirai de mon corps.

LA REINE. — Caro!

MARGOT. — Mais vous ne le pourrez pas toujours.

CONCINI. — Non. Aujourd'hui, même pour l'accompagner, je ne saurais quitter Paris.

MARGOT. — En effet. Je vous comprends, monsieur, à la réflexion. Il y a là pour vous une question d'honneur, point sur lequel je vous sais chatouilleux.

LA REINE. — Voi?

MARGOT. — Vous refusez de vous éloigner, parce que ce serait renforcer les soupçons!

LA REINE. — Quale?

MARGOT. — Vous ne comprenez pas?

LA REINE. — Non.

MARGOT. — Monsieur ne vous a pas dit l'enquête poussée par Sully?

LA REINE. — Souilly?

MARGOT. — Vous le savez, voit partout des voleurs.

CONCINI. — C'est sa manie!

MARGOT. — Il en voit jusqu'au Louvre!  
 LA REINE. — Mé cieane mes pots dé vin!  
 MARGOT. — Bref, l'idée lui est venue de surveiller Gondî...  
 LA REINE et CONCINI, ensemble. — Gondî?  
 MARGOT. — Qu'il soupçonne de friponner avec Zamet.  
 LA REINE. — Et ?  
 MARGOT. — Et Gondî, tremblant pour sa peau, a déclaré qu'il cédait à monsieur (Elle montre Concini.) le plus gros de ses bénéfices.  
 CONCINI, entre ses dents. — Le sot!  
 LA REINE, de même. — Birbante!  
 MARGOT. — Sully lui-même n'en croit rien! N'importe! Vous sentez, comme moi, combien monsieur a raison de vouloir rester pour tenir tête à l'orage!  
 LA REINE. — Si! si! (A mi-voix.) Ché fare?  
 CONCINI, bas. — Buona figura!  
 MARGOT. — J'entends le roi!  
 LA REINE. — Zé né veux pas lé voir!  
 MARGOT. — ...Encore! mais vous ne vous en allez pas loin, n'est-ce pas?  
 LA REINE. — Non. Merci. Au revoir. (A Concini, en s'en allant.) Questô Gondî!  
 CONCINI. — Traditore!

Ils disparaissent, sous le regard de Bellegarde, reparu depuis une minute.

## Scène XII

MARGOT, avec le geste de pêcher à la ligne. — Ça mord!

BELLEGARDE, venu à Margot. — Quel coup de vent les défrise? Ils font peine à voir! Vous les avez chagrînés?

MARGOT. — Je viens d'ouvrir bon ouvrage. Le roi a maintenant barre sur elle, et sur Henriette il sera édifié demain.

Elle l'emmène par le fond.



Henry IV (M. Garry)

## Scène XIII

LE ROI, sort, avec DON PEDRE, de la salle des Ambassadeurs.

LE ROI. — Qui s'en prend à mon peuple s'en prend à moi! Je prie Votre Seigneurie de le répéter, en mon nom, à son maître!

DON PEDRE. — Je le lui répéterai!  
 Il s'éloigne.

LE ROI, en se dirigeant vers son cabinet. — Je l'ai houspillé un peu bien vertement, mais cette paire de femelles m'a tant remué de bile! Souhaitons à Sully de m'apporter heureuses nouvelles, s'il ne veut, à son tour...

Il va pour entrer chez lui. Henriette paraît.

## Scène XIV

HENRIETTE, l'appelle, bas. — Sire!

LE ROI, à lui-même. — La marquise! (Haut.) Attendu par Sully, vous comprendrez... (Henriette s'incline. Il hésite un instant, puis.) Au fait, mieux vaut battre le fer... Ecoutez-moi, Henriette.

HENRIETTE. — Bien volontiers, sire.

LE ROI. — Vos mines et façons avec la reine...

HENRIETTE. — Sauf que M. de Sully vous attende.

LE ROI. — Sully est la patience même. Vos ripostes...

HENRIETTE. — Vous reçûtes l'ambassadeur d'Espagne?

LE ROI. — Je le congédie. Et le mot qu'au sortir d'ici...

HENRIETTE. — Je vous laissai en compagnie de M<sup>me</sup> Margot. Avant d'ouïr l'ambassadeur, vous avez conversé avec elle?

LE ROI. — Oui, mais il ne va ni de Margot...

HENRIETTE. — Je l'ai cru.

LE ROI. — Me laisserez-vous entamer ma harangue? Je la voulais familière, mais, puisque, avec votre hâte à me couper le sifflet, vous avez réussi à me regonfler de colère, que votre crachat vous retombe sur le nez! Vos mines et façons avec la reine, vos ripostes, sont de la plus insolente pécore qui ait jamais péroré sous la calotte des cieux! Vous lui cédez le pas...

HENRIETTE. — Fallait-il l'enjamber?

LE ROI. — En assaisonnant votre salut d'une injure! Un quart d'heure durant vous lui avez tenu tête, lui servant nazardes cruelles.

HENRIETTE. — Que vous ne désapprouviez pas!

LE ROI. — Je m'y suis contraint, par dignité, tout en suffoquant! N'affectez pas de croire, parce que je ne vous ai pas défendu de...

HENRIETTE. — Je me défends bien toute seule, quand on m'attaque, et la reine ne s'y épargnait point.

LE ROI. — Royales ou non, ces criaileries et querelles de commères, en mon palais, sous mon nez, devant témoins, sont chose intolérable! Vous faites les gens se gausser de moi! Or, autant que de respect, j'ai besoin de repos, pour assurer la conduite du royaume. Et, puisque, décidément, il faut renoncer à vous espérer supportables, que l'imprudene fut de vous installer céans, et qu'il ne m'appartient pas d'en sortir, c'est vous qui cédez la place. Je donnerai pour cause que l'air de Paris vous nuit, à vos

enfants et à vous, et vous retournerez à Entragues, sinon plus loin. Quatre jours vous suffiront pour nouer vos paquets. Vous partirez dimanche.

HENRIETTE. — Est-ce là ce que Votre Majesté avait à me dire?

LE ROI. — Oui.

HENRIETTE. — Votre Majesté eût pu commencer par me demander ce qui m'amenait. Elle eût fait l'épargne d'une homélie.

LE ROI. — Comment l'entendez-vous?

HENRIETTE. — J'arrivais résolue à quitter le Louvre.

LE ROI. — Vous? A quel propos?

HENRIETTE. — Pour les mêmes raisons que vous venez de me servir.

LE ROI. — Et vous partiriez en effet dimanche?

HENRIETTE. — Non. Ce soir.

LE ROI. — Après que vous m'avez invité à souper?

HENRIETTE. — Ces érailleries sont chose intolérable.

LE ROI. — Nous ne ériaillons pas, une fois seuls.

HENRIETTE. — Je fais les gens se gausser de vous!

LE ROI. — Quelles gens? Margot?

HENRIETTE. — Vous me rassurez! Ce n'est pas l'ambassadeur?

LE ROI. — Fais la nigaude! Retiens un sourire que tu sais bien que je regretterais vite.

HENRIETTE. — Votre dignité!...

LE ROI. — Entends-moi et cherchons un biais.

HENRIETTE. — Vous avez besoin de repos!

LE ROI. — La cervelle ne me bouillonne qu'à l'idée de te quitter.

HENRIETTE. — Point! Votre choix est fait. Vous nous avez mises dans la balance, moi et la reine. Et, naturellement, elle l'emporte. Tant d'appas et d'écus!

LE ROI. — Les écus m'ont servi à mener la guerre.

HENRIETTE. — Dont j'ai payé les frais.

LE ROI. — Quand je l'ai prise pour femme...

HENRIETTE. — Vous risquiez la potence!

LE ROI. — Voire!

HENRIETTE. — Pour crime de bigamie! Car vous étiez mon mari, de fait et canoniquement. Interrogez le révérend père...

LE ROI. — Coton.

HENRIETTE. — Qui vous répondra au nom du pape. Et si vous relisiez (Montrant son corsage.) cette promesse, que je garde religieusement...

LE ROI. — Ouvre la châsse!

HENRIETTE. — A bas les pattes!

LE ROI. — Et si je jurais de la tenir, la main sur...?

HENRIETTE. — Putt!

LE ROI. — Tu ne me crois pas?

HENRIETTE. — Non, mon Gascon!

Margot paraît, au fond, avec Bellegarde.

LE ROI. — Ecoute!

HENRIETTE. — « C'est vous qui céderez la place! »

LE ROI. — Je le disais de vous deux.

HENRIETTE. — Eh bien?

LE ROI. — Eh bien! Si c'était elle qui parte?

HENRIETTE. — Qui?

LE ROI. — La reine!

HENRIETTE. — Quelle apparence? Et sous quel prétexte?

LE ROI. — Le même qui eût servi pour toi.

HENRIETTE. — Prends garde! Nous ne sommes pas seuls!



Margot (M<sup>me</sup> Béjanc).  
(Croquis de Henri Rudaux).

### Scène XV

VITRY, sort de chez le roi. — Sire, M. de Sully est aux ordres de Votre Majesté.

LE ROI. — Vous permettez, marquise?

HENRIETTE. — Je me reprocherais, sire, de faire languir M. de Sully.

LE ROI. — Qui, du reste, compte les clous de la porte depuis un bon moment.

Ce disant, il entre dans son cabinet, où Vitry le suit.

MARGOT, bas à Bellegarde. — Ouf! J'ai eu peur qu'il n'y entre pas!

### Scène XVI

Pendant ces dernières répliques, et tandis que BELLE-GARDE et MARGOT venaient en scène, ZAMET et D'AUVERGNE, D'ENTRAGUES et D'EPERON sont apparus sur le palier, derrière lesquels, à mesure qu'ils s'approchent, viendra LE PERE COTON, puis LA COMTESSE D'AUVERGNE et M<sup>lle</sup> DU TILLET avec M<sup>lle</sup> D'ESCOMAN, M<sup>mes</sup> DE GUERCHEVILLE et DE CAVOYE.

HENRIETTE, à Margot. — Ce n'est pas tout, madame, de seriner la leçon aux gens, il faudrait demeurer pour la leur faire dire. Faute de quoi, la mémoire leur défaille, et ils récitent tout de travers, à l'envers de ce qu'on leur a mâché.

MARGOT. — Je ne vous entends pas, madame.

HENRIETTE. — Devenez-vous sourde?

MARGOT. — Car je ne puis croire que vous parliez du roi comme d'un apprenti.

HENRIETTE. — Je parlais de vous, madame, qui, pour me barrer les chemins, manquez tout de même de prestesse.

D'AUVERGNE. — Madame a trop vécu loin de la cour.

MARGOT. — Où je me sens empruntée, je l'avoue.

HENRIETTE, aux autres. — D'emprunteuse qu'elle fut!

MARGOT. — En si peu d'années, les modes ont tant changé! Je n'y entendais sonner que sonnets de Ronsard, fredons de luth, ou de viole, cliquetis d'épées, vacarme d'aventures; tous et toutes s'y hâtaient à faire l'amour, à travers hasards de bataille, à la chaude, pour l'amour, dans les alcôves souvent tendues de drapeaux étrangers, souvent tachés du sang des galants égorgés.

HENRIETTE. — Comme La Môle.

LA COMTESSE D'AUVERGNE. — Ou Bussy.

MARGOT. — Mais ceux-là mouraient pleurés, leurs lettres relues, gardées comme reliques. L'odeur d'une rose séchée parfumait la vie.

HENRIETTE. — Cessez! Vous allez nous attendre!

MARGOT. — Je n'espère pas ce succès. Je sais qui je prêche; ma voix ne couvrira jamais le bruit de l'argent qui tinte aux poches de ces messieurs, hardis seulement à la curée!

D'AUVERGNE. — Vous rêvassiez éveillée, madame?

D'EPERON. — A qui en avez-vous?

MARGOT. — C'est à vous d'entendre dur?... Voici, par bonheur, venir quelqu'un qui parle haut!

### Scène XVII

VITRY, qui sort de chez le roi, vient à d'Epéron. —  
Veuillez me bailler votre épée, monsieur le duc!

D'EPERON. — Mon...?

VITRY. — Ordre du roi!

D'EPERON. — Voire!

VITRY. — Et me suivre en vos appartements où Sa Majesté vous prie de vous tenir, et où je ferai telles recherches que comporte l'intérêt de l'Etat.

Regards échangés. Frémissements.

D'EPERON. — Je proteste...

VITRY. — Suivez-moi donc en protestant.

DU TILLET, au passage. — Et commencez de croire aux rêves!

MARGOT, pendant que d'Epéron s'éloigne. — J'ignore qui a fait la leçon à Vitry, mais il l'a bellement récitée. Trouvez-vous pas, marquise?

HENRIETTE. — Je cherche ce qui peut, ici, vous paraître plaisant.

MARGOT. — Vos figures! A me payer de les voir, je me fais un doigt de lard sur les côtes!

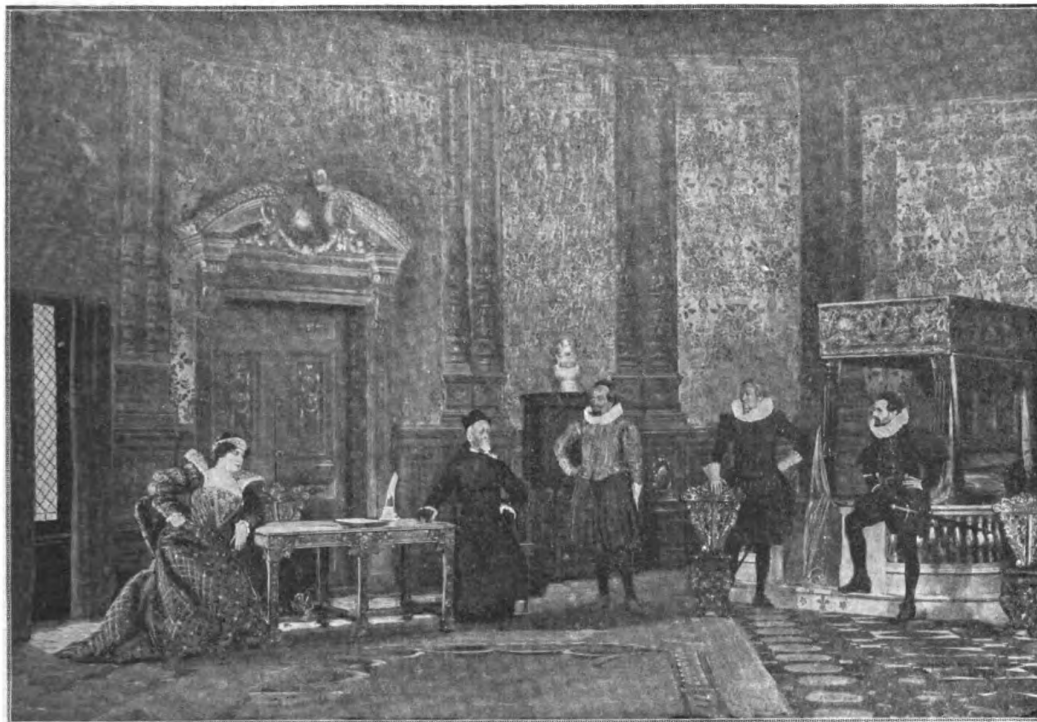
RIDEAU



Henriette. Zamet. Margot. D'Auvergne. Vitry. D'Epéron. D'Entragues.

Vitry : « Veuillez me bailler votre épée, monsieur le duc ! »





Henriette. Coton. Zamet. D'Entragues. D'Auvergne.

SCÈNE V — Coton : « Méritons, à force de calme, d'être inspirés par Dieu ! »

## ACTE III

*La chambre d'Henriette, fort galante, et dont les murs sont garnis de tapisseries. Décor d'angle. Appuyé à l'oblique de droite, un lit à colonnes torses et lambrequins, tendu de soie écussonnée, et surélevé de deux marches. Autour du lit règne une balustrade de bois, arrondie aux angles, ouverte sur les côtés et où l'on peut s'asseoir. Au premier plan, une petite porte dérobée. Au milieu de l'oblique de gauche, une porte ouvrant sur une galerie. En avant de cette porte, une table avec un jeu d'échecs, une écritoire et des fleurs; au-dessus, un grand miroir. Au delà, un cabinet italien en marqueterie. Sièges, tabourets.*

### Scène première

D'ENTRAGUES songe, morne, dans un coin. HENRIETTE, assise sur le lit, farouche; D'AUVERGNE va et vient, grondant.

D'ENTRAGUES. — Maudit calviniste! à tous les bûchers d'enfer!

D'AUVERGNE. — Comment, du fond de son arsenal, le vieux crasseux a-t-il pu subodorer, derrière d'Epernon?...

D'ENTRAGUES. — Car il sait nous atteindre, à n'en pouvoir douter!

HENRIETTE. — Croyez-en le rire de Margot!

D'ENTRAGUES. — La chienne! Très capable, en furetant de son côté, de lui avoir mis le nez sur la piste!

D'AUVERGNE. — Ou dépêché le Normand?

D'ENTRAGUES. — A qui tu trouves mine de cha-fouin, toi aussi?

D'AUVERGNE. — J'en avisais d'Epernon, il n'y a pas une heure.

HENRIETTE. — Quand je vous disais que miroirs cassés annoncent des désastres!... Ah! cette Margot! enragée à nous abattre!

D'ENTRAGUES. — Pourquoi? Qu'y gagnera-t-elle?

D'AUVERGNE. — Qu'y gagnait-elle, à Usson? Elle exècre en nous ceux qui s'engraissent à sa place!

HENRIETTE. — Pas même; elle n'a jamais couru l'argent. Sa place, elle me hait de la tenir.

D'ENTRAGUES. — Jalousie de femme?

HENRIETTE. — Oui. Elle a aimé le roi, vers le temps de ses noces, sinon la veille au soir, du moins le lendemain matin. Grande quêteuse de roman, elle ne crache pas sur le déduit. Qui sait si ne surnageait en son tréfonds souvenir vivace de ce mari gaillard, impétueux comme routier en ville prise? Elle consentait de le céder à ce paquet de Médicis; elle n'a pu endurer de me le laisser en tutelle, et, sans mesurer peut-être la verdure qu'elle y dépense, elle ne pense, s'évertue et s'ingénie qu'à l'arracher d'ici!

D'AUVERGNE. — Elle y réussira!

D'ENTRAGUES. — Sa trame est bien ourdie.

HENRIETTE. — De l'avoir eu naguère dans son lit, elle connaît l'homme auquel elle nous livre, qui, averti, eût renâclé, à me punir, et pris à l'improviste, nous condamnera en croyant ne frapper que d'Epernon!

D'ENTRAGUES, après un silence. — Et ce prêtre qui n'arrive pas!

D'AUVERGNE. — Quel secours en attends-tu? Si prudent à esquiver les élaboussures!

HENRIETTE. — Comptez qu'il va nous tendre la perche, quand nous sommes au gouffre! Pour un pas de trop!

D'AUVERGNE. — Trébucher sur un caillou!



HENRIETTE. — Elle nous coûte cher votre avidité!  
D'Auvergne. — Nous ?

HENRIETTE. — C'est nous...

HENRIETTE. — Gavés toujours, jamais repus, il ne vous suffisait pas du gouvernement d'Orléans et du comté d'Auvergne; il vous a fallu cette proie encore, cette part des gabelles!

D'Auvergne. — Que tu réclamais pour toi seule!

HENRIETTE. — J'y avais droit!

D'Auvergne. — Payant de ta personne!

HENRIETTE. — Acceptant corvées et déboires afin de vous jucher avec moi sur la faite, d'où vous me précipitez!

D'Entragues. — On parle là! (Il montre la galerie.)

D'Auvergne. — Est-ce le jésuite?

## Scène II

La porte s'ouvre. UN VALET annonce.

LE VALET. — Madame de Montglat!

D'Auvergne, bas. — La gouvernante du Dauphin?

HENRIETTE, de même. — Vient-elle en espionne? (Haut, en allant au-devant d'elle.) Entrez, ma toute charmante! Quel bon vent?

## Scène III

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT entre, tenant par la main le petit GASTON, qui fait la moue.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Je vous amène, marquise, M. de Verneuil. (Le petit se cache du bras la figure.)

HENRIETTE. — Qui a fait l'opiniâtre?

GASTON. — Moi!

HENRIETTE. — Il a encore rudoyé M. le Dauphin?

L'enfant fait signe que non.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Non et, cette fois, les torts n'étaient pas siens. Monsieur se jouait dans leur chambre...

GASTON. — Avec le canon que le roi m'a donné.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — En présence de M. le chevalier de Vendôme, lequel, je ne vous l'apprends pas, marquise...

HENRIETTE. — A hérité tout l'entêtement de Gabrielle.

GASTON. — Alors, la sœur de Vendôme a voulu le canon; alors, je lui ai dit: « Ça n'est pas jeux de fille! » Alors, Vendôme me l'a tiré des mains.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Criant si dru, que j'ai redouté avanies, et cru opportun de vous amener monsieur votre fils.

HENRIETTE. — Je vous suis obligée, madame. (Révérences. Au valet.) Re conduisez! (M<sup>me</sup> de Montglat sort.)

## Scène IV

HENRIETTE, à Gaston. — Aussi bien, c'est l'heure d'apprendre tes quatrains de Pibrac.

GASTON. — Je les sais. Je veux aller à la foire!

HENRIETTE. — Tu veux?

GASTON. — Oui! Louis y est allé, avec Guerecheville.

HENRIETTE. — Tu vas apprendre...

GASTON. — Non!

D'Entragues. — Et ne pas nous importuner!

D'Auvergne. — Ou tu vas tâter des verges!

HENRIETTE. — Justement, l'ange les apporte, derrière les rideaux! (Elle les prend à la tête du lit.)

GASTON, criant. — Veux pas être fouetté!

HENRIETTE. — Tu le seras!

D'Auvergne. — Troussons ce cul!

GASTON. — Veux pas que ça soit mon oncle!

D'Auvergne. — Alors, tu iras dans le noir.

GASTON. — Non!

D'Auvergne. — Te coucher!

GASTON. — Je ne dormirai pas! J'ai peur du moine bourru.

D'Auvergne. — Il faudra qu'on t'y porte?

Il l'empoigne par ses chausses.

GASTON, qui se débat, des pieds et des mains. — Laissez-moi! Maman! Vous êtes un mauvais oncle de neige! Le plus vilain homme botté! (D'Auvergne disparaît avec lui par la porte dérobée derrière laquelle on l'entend s'enrouer à crier.) Maman!

HENRIETTE. — Chante! garnement! Fils de...

La porte de galerie se rouvre.

D'Entragues. — Cette fois, le voici.

## Scène V

LE REVEREND PERE COTON apparaît, et, derrière lui, ZAMET et DON PÈDRE

HENRIETTE. — Je ne vous espérais plus, mon père.  
COTON. — Je ne pouvais marquer à monter céans une hâte qu'on eût mal interprétée; il me fallait d'ailleurs aviser Sa Seigneurie.

DON PÈDRE. — Vous admettez, marquise, que je m'autorise de la gravité des circonstances pour franchir votre seuil?

HENRIETTE. — Soyez-vous, dorénavant, sans plus de cérémonies.

D'Auvergne, qui vient de rentrer. — Et cherchons à parer le coup que l'on nous décoche!

D'Entragues. — Le coup est sans parade.

DON PÈDRE. — Je l'estime mortel.

ZAMET. — Quelle parole!

COTON. — Est-ce vous que j'entends, messieurs? Vous experts à toutes les escrimes? Perdez-vous si vite confiance en vous-mêmes? Rapaisons-nous, s'il vous plaît! Il n'y a pas de maux sans ressources. Méritons, à force de calme, d'être inspirés par Dieu!

D'Auvergne. — Vous, pardieu! qui n'avez rien signé!

COTON. — Ni écrit.

DON PÈDRE. — Rien?

COTON. — Je n'écris jamais.

ZAMET. — Par principe.

COTON. — Pour économiser les démentis.

DON PÈDRE. — Que ne me suis-je réglé sur vous!

COTON. — Vous le deviez plus que personne.

DON PÈDRE. — Songez! Le roi, si mal disposé pour ceux de ma nation, quel prétexte d'attester la chrétienté quand il va savoir que l'ambassadeur de toutes les Espagnes...

COTON. — Et il le saura tôt. Les papiers charroyés à l'arsenal aujourd'hui...

D'Auvergne. — Il ne faut à Sully que le temps d'un *Pater* pour convoquer des juges.

COTON. — Demandez au ciel que la justice intervienne: ce vous serait du temps d'assuré.

D'Entragues. — Comprend-on aussi ce d'Epéron qui conserve nos reçus?

COTON. — Attendez-vous qu'il vous les rendit?

DON PÈDRE. — M. de Vitry garde sa porte?

D'Entragues. — Etroitement.

D'Auvergne. — Sans quoi, j'aurais été les reprendre.

ZAMET. — Sully les fera-t-il porter à l'Arsenal?  
 D'ENTRAGUES. — Ou déposer chez le roi?  
 D'AUVERGNE. — Retraite plus accessible!  
 HENRIETTE. — En apparence, et d'où je ne me chargerais pas de les tirer. (Un silence.)  
 D'AUVERGNE. — On frappe!  
 Il montre la galerie.  
 HENRIETTE. — Entrez! (Le valet reparait.) Qu'est-ce encore?  
 LE VALET. — Madame la marquise, il y a là M. de Concini... (Mouvement.)  
 D'AUVERGNE et D'ENTRAGUES. — Hein?  
 LE VALET. — Demandant que madame la marquise daigne le recevoir.  
 ZAMET. — Concini?  
 HENRIETTE. — Qui n'a jamais passé ma porte!  
 D'AUVERGNE. — Que nous veut-il?  
 COTON. — Sachons-le.  
 HENRIETTE. — Faites entrer M. de Concini.  
 Le valet sort.  
 DON PÈDRE. — Nous présents?  
 COTON. — Ne sommes-nous pas à notre place chez l'amie de Sa Majesté?

## Scène VI

CONCINI entre, comme s'il ne voyait qu'Henriette.

CONCINI, dans un grand salut. — Je prosterne mes hommages, marchesa, devant votre beauté bellissima, (Il aperçoit les autres, qu'il salue.) et me félicite, sans autre surprise, de rencontrer chez vous si illustre et édifiante compagnie. Les nouvelles que j'apporte intéressent tout le monde ici. (Avisant don Pèdre, qui se dissimule.) Même Votre Seigneurie, que je n'ai pas saluée encore, et qui ne peut s'en prendre qu'à son trop de discrétion. (Henriette lui indique un siège. Sans s'asseoir.) — Grazie! — Les papiers de M. d'Epernon sont à l'Arsenal.

D'AUVERGNE. — Sang dieu!

DON PÈDRE. — Caramba!

D'ENTRAGUES. — Notre compte est bon!

CONCINI. — Je ne vous le fais pas dire.

D'AUVERGNE. — Hein? Prenez-vous pour avenu?

D'ENTRAGUES. — La colère la plus légitime?

CONCINI. — J'y serais mal venu, car votre colère, je la partage.

HENRIETTE. — Vraiment?

CONCINI. — Et non pas votre colère seule. (Il s'assied.) Sûr, à présent, de vous intéresser tout à fait, je me réjouis de parler en grande franchise: cet infortuné duc d'Epernon a été dénoncé à M. de Sully par un faquin de Normand...

D'AUVERGNE, bas. — Que disais-je?

CONCINI. — Qui broute à bien des râteliers, et que je connais d'assez près.

HENRIETTE. — Vous?

CONCINI. — Pour l'avoir employé.

DON PÈDRE et D'ENTRAGUES. — Bah?

D'AUVERGNE. — Quand cela?

CONCINI. — Dans le même temps que vous, messieurs, et pour le même usage.

D'ENTRAGUES. — Le même?

CONCINI. — Ne vous en défendez pas! Non plus que je m'en défends. A quoi nous servirait d'être les personnages que nous sommes, si ce n'était à faire... comé prononcez-vous? nos orges! Je les fais, en grande presse...

D'ENTRAGUES. — Hélas!

CONCINI. — Et je ne m'en cache que par nécessité.

COTON. — Per industria!

CONCINI. — Si. Seulement, tandis que vous vous abritez derrière un duc, moi, modeste, je me dissimulais, avec mon compère Zamet, derrière ce rustre de Gondy, qui vient de trahir ma confiance!

ZAMET. — Bon!

CONCINI. — En me dénonçant comme celui auquel il versait la plus lourde part.

ZAMET. — Qui vous a conté cela?

CONCINI. — M<sup>me</sup> Margot.

ZAMET. — Elle vous l'a fait gober.

CONCINI. — Ché? Gondy?

ZAMET. — Gondy n'a rien révélé: je le quitte.

CONCINI. — La scélérate me tendait un piège!

ZAMET. — Assurément!

HENRIETTE. — Elle ne conspire que notre perte!

D'AUVERGNE. — A tous!

CONCINI. — Elle ne l'attendra pas longtemps. Le roi a convoqué, per domani mattina, en conseil extraordinaire, messieurs les ministres, en présence desquels Sully épiluchera le dossier.

D'AUVERGNE. — Demain matin!

ZAMET. — Diavolo!

HENRIETTE. — Vous êtes sûr?

CONCINI. — Le roi vient de l'apprendre à la reine, presque devant moi.

COTON. — Presque?

CONCINI. — Je m'étais blotti en sa garde-robe pour laisser au roi toute liberté de s'exprimer.

D'ENTRAGUES. — Demain matin!

CONCINI. — A huit heures.

DON PÈDRE. — Nous voilà pris au gîte!

D'AUVERGNE. — Comment voulez-vous, d'ici demain?

CONCINI. — Tout de même, cela vous laisse encore beaucoup de minutes. Qui donc m'apprenait que le roi doit souper ici?

D'AUVERGNE. — Quand il y souperait!

D'ENTRAGUES. — Quel profit en espérer?

CONCINI. — Je me le questionne. Je soupèse ce que je ferais si j'étais le roi? Invité...

ZAMET. — Vous resteriez.

CONCINI. — Jusqu'au jour!

HENRIETTE. — Mais, si vous étiez le roi, sept heures sonnant, vous sauteriez du lit pour vous rendre au conseil.

CONCINI. — Vous m'en empêcheriez, marchesa.

HENRIETTE. — Vous, pas lui.

CONCINI. — Vous vous calomniez, si captivante, si femme!

HENRIETTE. — Il n'y a pas femme qui tienne!

CONCINI. — Il en est qui tiennent bien.

HENRIETTE. — Je lui ai fait manquer des parties de chasse, des assignations amoureuses, jamais ses besognes de soldat ou ses devoirs de roi!

CONCINI. — Il vous a libellé promesse de mariage.

HENRIETTE. — Justement! Qu'il n'a pas tenue! La voilà. (Elle l'ôte de son corsage.) Et j'en ferais des miettes au lieu de la serrer en ce meuble, (Le cabinet italien.) je serais tout aussi bien lotie! (En refermant le tiroir secret.) Je ne connais pas homme plus déconcertant, plus double et différent de lui-même. Il ne saurait se priver de moi, qui suis son divertissement préféré, qu'il aime, à en devenir fatigant: demain matin, au sortir du conseil, je ne serai pour lui qu'une voleuse!

CONCINI. — Le vilain mot!

HENRIETTE. — Il en lâchera d'autres, celui-là le

premier, et il m'expédiera au Grand Châtelet, avec messieurs les aigrefins et mesdames les brelandières.

D'Auvergne. — Et nous au pilori!

DON PÈDRE. — Il faut l'avoir entendu parler des deniers de l'Etat!

ZAMET. — S'enrichir aux dépens du peuple, c'est pour lui crime de Lèse Majesté!

CONCINI. — Tout ce que vous me répétez là, on me l'avait dit; je me refusais à le croire.

HENRIETTE. — A tort! Nous n'avons, les uns ni les autres, aucune pitié à attendre.

CONCINI. — Allora? Ché?

DON PÈDRE. — Fuir?

COTON. — Avouer!

ZAMET. — Chanceux.

D'Auvergne. — Difficile.

D'ENTRAGUES. — Bon pour l'escargot qui traîne avec lui son toit!

CONCINI. — Moi, je reste.

ZAMET. — Acheter Sully?

HENRIETTE. — Vous n'y suffiriez pas!

ZAMET. — A nous tous, en poussant l'enclère?

DON PÈDRE. — Enfantillage!

D'Auvergne. — Téméraire! Maintenant que les fers sont au feu!

CONCINI, doucement. — D'autre part, les moyens extrêmes!

D'ENTRAGUES. — A extrême péril!...

CONCINI. — Quelqu'un songeait, tantôt, entre les dents: « S'il lui arrivait malheur? »

D'Auvergne. — A qui?

CONCINI. — A Sully.

ZAMET. — Belle avance!

CONCINI. — Coup d'épée dans l'eau. Sully tomberait à la rivière en rentrant chez lui, le procès n'en irait pas moins vite.

HENRIETTE. — Au contraire!

CONCINI. — Qu'est-ce que Sully? Un instrument! Un reflet du roi. Le roi seul importe et agit. Le tonnerre, qui interrompt si brutalement une des grossesses de la marchesa, s'abattraît, tandis que nous cautions, sur le Louvre, et frapperait, par impossible, le roi, il arrêterait du coup toute l'affaire.

D'Auvergne. — Net!

HENRIETTE. — Mais le temps n'est pas à l'orage.

CONCINI. — Eh non!

ZAMET. — Bien que des nuages s'amassent.

CONCINI. — Je n'entrevois vraiment, de quelque côté que je me tourne... Et vous, padre?

COTON. — Oh! moi!

DON PÈDRE. — Le révérend père est hors de cause.

ZAMET. — Entravé aussi. Le roi ayant rappelé les jésuites.

COTON. — Je ne lui en sais aucun gré, puisqu'en même temps il encourage les hérétiques, sous couleur de tolérance! Mais vous comprendrez que les jésuites se taisent, las, à la fin, de se voir suspectés toujours, que ce soit un forcené, comme Châtel, qui brandisse un couteau, ou une folle, comme Nicolle Mignon, qui cuisine on ne sait quel breuvage.

CONCINI, à Henriette. — Nous avons dit que le roi soupe chez vous?

HENRIETTE. — En effet, mais d'abord y viendra-t-il?

CONCINI. — J'allais dans les pas d'une autre imagination. Avez-vous connaissance qu'il doit sortir ce soir?

HENRIETTE. — Non.

DON PÈDRE. — Il sort peut-être: il ne s'en fait pas faute.

ZAMET. — Toujours éveillé à courir le guilledou.

CONCINI. — Seul?

D'Auvergne. — Oui.

CONCINI. — Il ne va jamais visiter sa première femme, là-bas, aux Grands Augustins?

HENRIETTE. — Jamais.

CONCINI. — Et je n'entrevois pas le biais pour l'y envoyer.

D'ENTRAGUES. — Surtout tardivement.

CONCINI. — N'a-t-il pas lié intrigue avec une nonne au couvent des Bonshommes de Chaillot?

HENRIETTE. — Nenni! Ce qui l'a donné à croire, c'est qu'il vint m'y rejoindre, un soir que je m'étais enfermée après une querelle...

CONCINI. — En amour comme à la guerre, fuir est souvent manœuvre heureuse.

HENRIETTE. — Qui, encore une fois, ne suffirait plus à retenir l'ennemi. Mettez que je le boude, et me sauve pour qu'il me course après, il n'en reviendra pas moins demain matin!

CONCINI. — Il faudrait, ou qu'il n'en revint pas...

D'Auvergne. — Voilà!

CONCINI. — Ou qu'il se trouvât empêché à mi-chemin.

D'ENTRAGUES. — Encore!

CONCINI. — Accident de voyage, ou rencontre fâcheuse. Toute cette berge du port au foin, à partir de la Porte-Neuve, est terriblement déserte; le guet ne s'y hasarde guère; des malandrins, prévenus, n'auraient qu'à s'embusquer derrière les meules... Que voulez-vous, si déterminé soit-il, que puisse un homme engourdi de sommeil au fond de son carrosse, qui, soudainement, voit une troupe de gens résolus sauter au nez des chevaux et escalader le marchepied, poignard au poing! Rien qu'à imaginer l'aventure, j'en ai chaud de peur... Et j'aperçois que mes transees vous gagnent.

— Lourd silence. L'heure sonne au clocher voisin.

HENRIETTE. — Six heures!

DON PÈDRE. — Déjà!

COTON. — Le temps s'écoule, que nous perdons en paraboles. Il m'appartient, à moi, plus détaché d'intérêts transitoires, de préciser. Au danger qui vous menace, si proche, vous n'avez qu'un moyen d'échapper. Tuer le roi! Que celui ou celle qui me désapprouve, le dise! (Tous se taisent, immobiles.) Bien. Le procédé préconisé par monsieur me paraît préférable à tout autre. A quelques détails près, et à une condition, que nous débattons ensuite. Discutons d'abord l'exécution. Madame, qui, tantôt, a eu querelle avec le roi, au lieu de l'attendre pour souper, s'en va...

HENRIETTE. — Je l'en ai menacé. Ebaubi, il me réclame à tous les échos; je le laisse couver son dépit; au bout d'une heure, ou deux, ou davantage, je lui écris: « Je suis aux Bonshommes de Chaillot; j'attends vos excuses, que je n'attendrai pas plus tard que minuit. »

D'Auvergne. — Tout guilleret, il crie qu'on attelle son carrosse, salue d'un sourire égrillard les gardes de la Porte-Neuve, et, à mi-chemin du couvent, se cogne à une bande d'estafiers, choisis, commandés par votre serviteur; eux se chargent des chevaux, (A d'Entragues.) toi du cocher; je saute sur le marchepied, et frappe des deux mains!

COTON. — Si bien que, quand la justice intervient, recueille et fixe les circonstances du meurtre, fouille le pourpoint du mort, interroge le cocher survivant, met à la question les estafiers blessés, elle trouve à

la fois la preuve que la marquise de Verneuil avait préparé le guet-apens, et que le comte d'Auvergne menait les assassins.

HENRIETTE. — Qui ne risque rien!...

D'ENTRAGUES. — Comment éviter, au demeurant?...

D'Auvergne. — Quel autre voulez-vous qui dirige l'attaque?

COTON. — Je n'en vois pas de mieux désigné que vous. Je conseille seulement quelques précautions. En ce qui vous regarde, soyez masqué; souhaitons que la lune le soit de même, et tenez-vous de révéler à vos hommes que c'est le roi qu'ils assaillent.

D'Auvergne. — Au surplus, qu'ils arrêtent le carrosse, je réponds du reste!

COTON, à Henriette. — En ce qui vous concerne, vous, feignez de partir; déguisez votre chambrière, vertugadin, coiffe, masque et manteau; envoyez-la sur la route d'Auteuil, et demeurez cachée au fin fond de vos appartements. N'écrivez pas! Une lettre arrivera au roi, que vous désavouerez aisément, puisque vous n'aurez pas quitté le Louvre.

HENRIETTE. — Comment l'établirai-je?

COTON. — De la façon la plus simple. En courant chez le roi, dès le petit matin, dans le désordre aimable d'une femme qui a mal dormi, tant elle se reprochait sa bouderie, et qui arrive impatiente de se la faire pardonner.

CONCINI. — Padre, vous finirez cardinal!

COTON. — La pourpre est couleur bien voyante.

HENRIETTE. — Confessez que vous avez l'étoffe d'un grand politique.

COTON. — Je vous confesse.

D'Auvergne. — Bref, nous voilà d'accord.

DON PÈDRE. — Et respirant!

COTON. — Sauf de fixer un point que, dans votre empressement, excusable, vous négligez, mais qui n'a pu vous échapper, et dont l'importance est capitale, à la lettre. Monsieur, (il désigne Concini.) vous abandonne le soin de tuer le roi...

CONCINI. — N'allez pas croire que j'y répugnerais!

COTON. — Loin de moi cette pensée! Le seul fait que le roi vous marchande un domaine magnifique, dont vous avez déclaré, très haut, qu'on ne vous déposéderait point...

CONCINI. — J'ai eu tort. J'autorisais par avance toutes les accusations. Et je suis le seul à ne pouvoir les braver, étant l'héritier du trône, en la personne de la reine.

COTON. — Vous nous aviez promis de la franchise; vous nous tenez parole.

CONCINI. — Mâ, je ne vous apprends rien. Vous savez, sans que j'aie à le répéter, que les gens de Paris sont pour moi chiches de tendresse. Je rentrerais au Louvre, mon épée rouge de sang royal, la canaille m'assommerait!

D'Auvergne. — A coups de cotrets!

COTON, à Concini. — Monsieur vous sauve donc la vie.

D'ENTRAGUES. — En exposant la sienne.

HENRIETTE. — Et en vous assurant...

COTON. — Laissez-moi achever! En réalisant le plus cher de vos rêves.

D'Auvergne. — Quel prix évaluez-vous ce service?

COTON, à Concini. — Répondez à monsieur, puisque c'est lui qui vous interroge.

CONCINI. — Au moment où j'allais l'en dispenser. (A Coton.) Veuillez écrire sous ma dictée.

DON PÈDRE. — Le révérend père aime peu écrire.

COTON. — Quand c'est moi qui m'engage. (A Concini.) Une feuille suffira?

CONCINI. — Amplement, pour la proclamation à clouer, aussitôt après, sur la porte du Louvre... (Dictant.) *Le roi est mort. Messieurs les gentilshommes, à qui nous annonçons cette nouvelle, douloureuse, devront dorénavant prendre les ordres de M. de Concini, maréchal d'Ancre, commandant le palais au nom de la reine Marie de Médicis, régente, et de son fils, le dauphin Louis... Messieurs d'Entragues et d'Auvergne, maréchaux de France, sont investis du commandement des troupes logées en notre bonne ville. Les titres et droits de la marhesa lui étant garantis de ce seul fait, ainsi que la mise en liberté de d'Épernon, l'incarcération du Sully et de la Margot, il ne manque plus que de signer. (Il prend la plume.) Ce que je fais. Je paye d'avance! (A d'Auvergne.) Vous voilà, monsieur, condamné à réussir.*

D'Auvergne. — Je m'y engage.

CONCINI, prend son feutre. — Je compte donc sur vous comme vous devez compter sur moi, qui vais m'enfermer en mon logis, pour y attendre les nouvelles. Je vous salue, marhesa. A demain, messieurs.

Il sort, accompagné jusqu'au seuil par Henriette.

## Scène VII

Coton, qui est resté assis, relit le texte de la proclamation.

ZAMET. — Il me plaît de le voir partir engagé à fond.

COTON. — Il est bien parti?

HENRIETTE, qui revient. — Oui.

COTON. — Veillez la porte, Zamet, je vous prie.

Ce disant, il se met à raturer, à gros traits, et à récrire entre les lignes.

DON PÈDRE. — Que faites-vous, révérend?

COTON. — Quelques ratures nécessaires. Je barre une dernière phrase: « Le commandement des troupes » inutile.

HENRIETTE. — Mon frère et mon père?

COTON. — Je remplace quelques noms par d'autres.

D'Auvergne. — Voyons!

COTON. — Là! Et je relis la proclamation à clouer, aussitôt après, sur la porte du Louvre: *Le roi est mort... heu... Les gentilshommes... heu... devront prendre les ordres de messieurs d'Entragues...*

D'Auvergne. — *Et d'Auvergne!...*

COTON. — *Maréchaux de France.*

D'ENTRAGUES. — *Commandant le palais...*

COTON. — *Au nom de la marquise de Verneuil...*

HENRIETTE. — *Régente!*

COTON. — *Et de son fils, le Dauphin...*

HENRIETTE. — *Gaston!*

COTON, qui remet la proclamation sur la table. — Au lieu que, demain, ce soit Concini qui vous dénonce et vous envoie pendre, c'est vous qui donnerez commandement de l'écarteler.

D'Auvergne. — Comme meurtrier du roi!

COTON. — D'exiler la reine.

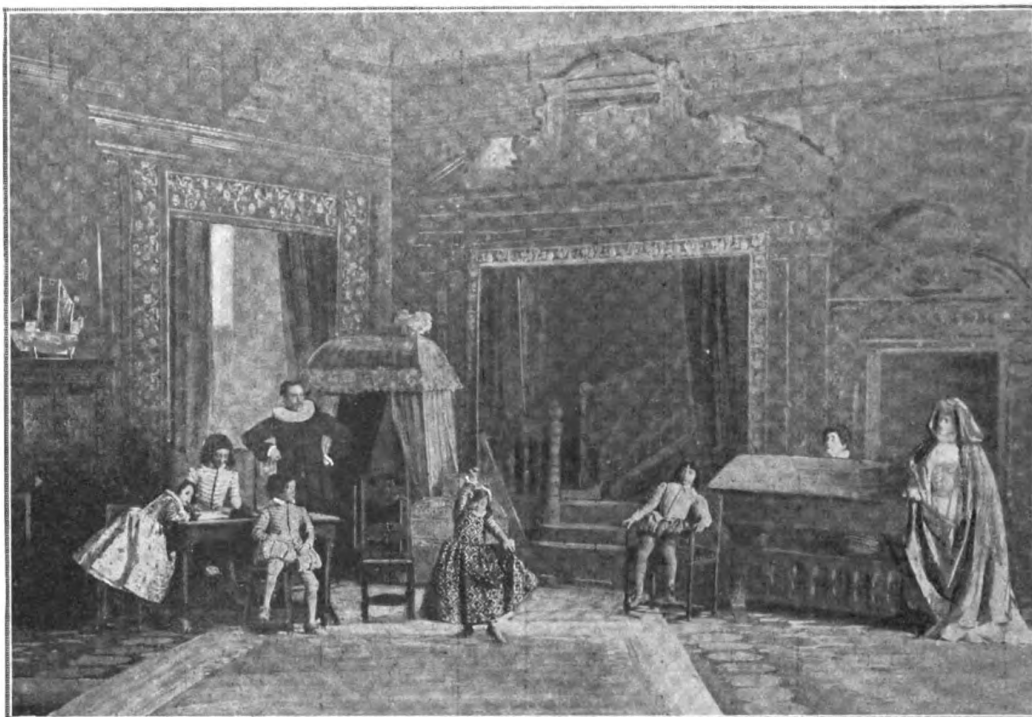
D'ENTRAGUES. — Comme adultère.

COTON. — Et de tondre son fils!

HENRIETTE. — Comme bâtard!

COTON. — Reste à décider si le vôtre régnera sous le nom de Charles X ou d'Henri V.





Catherine. Vendôme. Gaston. Héroard. Angélique. Louis. M<sup>me</sup> de Montglat. Margot.

La pavane d'Angélique.

### ACTE III : QUATRIÈME TABLEAU

*La chambre des enfants. A droite, la porte qui mène à la chambre du roi. A gauche, deux portes, puis une fenêtre qui domine la cour. Au fond, un escalier de bois, drapé, qui conduit à l'étage supérieur. C'est la nuit. Lustres, lanternes. Des nuages passent sur la lune. Aux murs sont peintes de grandes cartes, les mers sillonnées de vaisseaux. Une table, des sièges grands et petits. Une épinette avec des jouets, personnages de poterie, petit canon, petit navire, un tambour, une cuirasse, une arquebuse. Près d'une porte-fenêtre, un carrosse pompeux, très bien exécuté, assez grand pour qu'un enfant y monte, avec dôme empanaché, la hotte couvrant le marchepied, les garde-boue écussonnés.*

#### Scène première

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT joue sur l'épinette une pavane que LOUIS écoute, extasié, et que LA PETITE ANGÉLIQUE s'est mise à danser. Interrompue par Louis, elle revient à la table, où VENDÔME, assis dans un fauteuil, regarde un grand livre d'images sur lequel se penche sa sœur CATHERINE. HÉROARD bat la mesure, debout derrière le fauteuil. Vendôme tourne la page.

CATHERINE. — Ah! non! Je n'en suis plus, moi. Tu vas trop vite.

ANGÉLIQUE. — On n'a pas seulement le temps...

VENDÔME. — Quelles trainassières, ces petites!

LOUIS, de sa place. — Chut!

VENDÔME. — De Catherine ou d'Angélique, c'est à qui...

LOUIS. — La paix!

HÉROARD, à Vendôme. — Monsieur le chevalier, monsieur le Dauphin réclame silence.

VENDÔME. — Nous ne menons pas plus de bruit que madame de Montglat.

HÉROARD. — Monsieur de Vendôme, allons! Souvenez-vous que vous êtes l'aîné, et donnez à mademoiselle votre sœur et à mademoiselle de Verneuil l'exemple...

ANGÉLIQUE, la page tournée. — Oh! un lion!

VENDÔME. — Ce n'est pas un lion!

CATHERINE. — C'est un chameau.

VENDÔME. — C'est une licorne.

HÉROARD. — C'est une girafle!

VENDÔME, à Angélique. — Tu vois que ce n'est pas un lion! Un lion, ça a de la barbe!

La pavane s'achève.

LOUIS, pas tout de suite. — Merci, Montglat. Vous êtes une gouvernante que j'aime.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT, souriante. — Comme les poules. A l'épinette.

LOUIS, de même. — Oui! Si vous n'étiez pas mariée, je vous épouserais.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Ardez le beau mari!

LOUIS. — Moi? Suis-je pas celui de l'infante?

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Son fiancé seulement.

Elle s'est levée.

LOUIS. — Vous vous déparlez? Vous ne me chantez pas une gavotte, celle de la Saint-Jean des choux? ou la ronde: *Vive la fleur de lis!*...

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Je ne saurais, monsieur, il me faut voir si mademoiselle votre sœur sue encore la fièvre.

LOUIS. — Vous êtes une vilaine, que je déteste.

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Dites-moi, Héroard, c'est bien six onces de lait d'amande?

HÉROARD. — Et deux drachmes de diacarthami.

Ce disant, ils sortent ensemble par la gauche.

## Scène II

CATHERINE. — Ils s'en vont?

VENDOME. — On va pouvoir se jouer au carrosse!

LOUIS. — Si je veux. Je suis le maître. Je suis l'enfant du roi.

VENDOME. — Nous aussi, nous sommes les enfants du roi.

LOUIS. — Oui, mais pas de la reine. Vous, votre maman d'Estrées, et toi, (A Angélique.) ta maman Verneuil, c'est des femmes de deux sous...

VENDOME. — De deux sous?

LOUIS. — De deux liards!

## Scène III

MARGOT, entrée par le premier plan.

MARGOT, à elle-même. — Percés!

Elle est en robe galante.

LOUIS. — Demande à maman Margot.

VENDOME. — Qui n'est pas ta maman, d'abord!

CATHERINE. — Ça n'est pas elle qui t'a fait.

LOUIS. — Non, mais c'est elle qui me donne les plus beaux cadeaux.

MARGOT. — Ça t'a réjoui quand tu as trouvé céans ton carrosse?

LOUIS. — Oh! Réjoui à pleurer!

MARGOT. — Autant que ton arquebuse et ton bateau d'argent?

LOUIS. — Cent fois! dix mille fois plus!

MARGOT. — Alors, embrasse-moi, comme tu m'aimes!

LOUIS, qui lui saute dans les bras. — A la régalaide! Il la couvre de baisers.

MARGOT. — Mon chéri! Mon joli Dauphin! Mon Louis d'or!

LOUIS. — Tu m'as apporté des dragées?

MARGOT. — De fenouil, oui. Tu leur en céderas?

LOUIS. — Attends! (Il en prend une poignée, qu'il met dans ses chausses, et, s'adressant aux enfants.) Tenez! Voilà pour vous. (Les petites s'empressent.) Qu'est-ce qu'on dit?

CATHERINE et ANGÉLIQUE. — Merci, madame.

Elles se les disputent avec Vendôme.

LOUIS, à Margot. — C'est grande rareté de te voir ici le soir.

MARGOT. — J'ai tenu à prendre une gorgée de cet air du Louvre qui me réussit.

LOUIS. — Comme tu t'es faite jolie!

MARGOT. — Pour mon camarade Bellegarde, avec qui je viens de souper. Et aussi pour toi. Car je voulais savoir de toi s'il ne manquait pas de roue au carrosse.

LOUIS. — Il n'y manque rien, ni mantelets, ni hotte.

MARGOT. — Il était ici quand tu es rentré de la foire?

LOUIS. — Oui! Pense si je fus ébaubi! Tout de suite, j'en ai fait l'étrenne... Je voulais t'écrire un remerciement, mais M. de Souvré n'était pas là pour me conduire la main.

MARGOT. — C'est seulement à cause de mes cadeaux que tu m'aimes?

LOUIS, qui cherche. — Je t'aime aussi parce que tu aimes papa.

MARGOT. — Il a vu ça, tenez, ce mignon, avec ses lunettes!

LOUIS. — Pourquoi ça n'est-il plus toi qui es la reine, puisque tu aimes le roi?

MARGOT. — Parce que, pour rester reine, il faut avoir des enfants.

LOUIS. — Et il ne t'en a pas donné?

MARGOT. — Non.

LOUIS. — Pourquoi? Puisqu'il en donnait aux autres?

MARGOT, émue. — Je ne sais pas. Tu ne peux pas comprendre. Plus tard, quand tu seras grand...

LOUIS. — Tu pleures?

MARGOT. — Non, mon petit.

LOUIS. — Quand je serai grand, je donnerai la chasse aux Espagnols avec lui, en tambourinant la diane, plan, plan, plan!

Les enfants sont venus à Margot.

CATHERINE. — Madame? Voulez-vous qu'on s'y joue?

MARGOT. — A quoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE. — Au carrosse?

LOUIS. — Oui, mais alors, c'est moi qu'on traînera!

VENDOME. — C'est toujours lui!

## Scène IV

BELLEGARDE arrive par le premier plan de gauche, en chantant.

BELLEGARDE

Elle est

*Au régiment des gardes...*

BELLEGARDE et LES ENFANTS, ensemble.

*Comme un cadet!*

BELLEGARDE, venu à Margot.

*S'i dépend de Bellegarde,*

*Elle y peut demeurer.*

MARGOT. — Bellegarde versifiant? Approchons-nous la fin du monde?

BELLEGARDE, à mi-voix. — Le commencement de la fin! (Il la tire à l'écart.) La marquise est partie!

MARGOT. — Où ça?

BELLEGARDE. — Elle est partie, ne m'en demandez pas davantage. Elle a quitté le Louvre en catinmini!

MARGOT. — Quand ça?

BELLEGARDE. — Sans doute entre chien et loup, car le roi, qui devait souper chez elle, a trouvé visage de bois, le nid vide.

MARGOT. — L'oiselle envolée?

BELLEGARDE. — Le restant de la nichée aussi. Nulle trace du père ni du frère.

MARGOT. — Ils en ont dans l'aile.

BELLEGARDE. — Surtout s'ils ont appris le conseil convoqué! Depuis que le roi l'a annoncé à la reine, le Concini n'a pas reparu.

MARGOT. — Il fait le plongeon.

BELLEGARDE. — Ce qui ne le sauvera pas de la nasse.

MARGOT. — Mais je ne vois guère cette délurée quittant si prestement la partie.

BELLEGARDE. — Quand la maison croule!

MARGOT. — Elle aurait emmené ses marmots.

BELLEGARDE. — Ils sont là?

MARGOT. — Il y a sa fille, Angélique, la bien nommée, pour peu qu'elle chasse de race.

BELLEGARDE. — L'a-t-elle laissée pour avoir prétexte à revenir?

MARGOT. — Comme on oublie ses gants. Ou pour opposer cette innocence à la fureur du roi?

Tout en parlant, elle est venue à l'épINETTE, et se met à froler les touches.

### Scène V

GASTON arrive par la baie de l'escalier.

ANGÉLIQUE. — Ah! voilà Gaston!

LOUIS. — Gaston le fouetté!

GASTON. — Moi?

VENDOME. — On t'a donné la fessée?

GASTON. — C'est pas vrai.

VENDOME et CATHERINE. — menteur!

LOUIS. — Ta mère l'a dit à ta sœur, en s'en allant.

BELLEGARDE, bas à Margot. — En s'en allant!

CATHERINE. — Qu'elle a décroché les verges!

GASTON. — C'est pas vrai! C'est mon oncle qui m'a battu, avec sa main.

LOUIS. — Pour te guérir de cogner les autres!

GASTON. — Mais ça ne m'a pas fait mal.

VENDOME. — Et on t'a couché?

LOUIS. — Dans le noir.

GASTON. — Oui, mais je n'ai pas dormi.

CATHERINE. — Il est méchant, ton oncle?

GASTON. — A faire peur! Il sait comme on tue un homme!

ANGÉLIQUE. — Oh! (A Catherine.) Crois-tu?

BELLEGARDE, bas à Margot. — D'où cet enfant, qui descend de chez elle?...

Margot, qui s'est interrompue, lui fait signe de se taire et d'écouter, puis se remet à jouer en sourdine.

GASTON, à Louis. — Tu veux maintenant que je me joue au carrosse avec vous?

LOUIS. — Oui, mais alors, tu seras le cheval.

GASTON. — Ah! bien non! On va jouer à autre chose. On s'amuserait à se tuer.

ANGÉLIQUE. — Jésus!

CATHERINE. — Pour rire!

GASTON. — Moi, à présent, je sais! (Margot s'est arrêtée. Gaston à Louis.) Tu t'en irais du Louvre dans ton carrosse.

MARGOT, bas. — Hein?

GASTON, à Vendôme. — Ça serait toi le cocher. Tu as le fouet?

VENDOME. — Non.

GASTON. — Je te le donne; c'est bien ton tour. (Aux petites.) Vous deux, vous seriez les chevaux.

ANGÉLIQUE et CATHERINE. — Pourquoi?

GASTON. — Taisez-vous!

LOUIS. — Les chevaux, ça ne parle pas.

GASTON. — Vous marchez, petit, petit...

VENDOME. — Non, vite!

LOUIS. — Au grandissime galop!

GASTON. — Moi, je me serais caché, et quand tu arriverais, je sauterais sur le marchepied, et je frapperais des deux mains!

MARGOT, vivement. — Ah! Non!

GASTON. — Comment?

MARGOT. — Si tu frappes des deux mains, tu tombes!

GASTON. — Je ne sais pas, moi: c'est mon oncle qui disait ça aux autres, pendant que j'étais dans le noir. (Margot s'est levée. Il s'adresse à Louis.) Tiens! Monte! Enferme-toi!

MARGOT, bas à Bellegarde. — Le roi est encore au Louvre, n'est-ce pas?

BELLEGARDE, de même. — Dans sa chambre.

MARGOT. — Sûrement?

BELLEGARDE. — Il y entrerait comme j'entrerais ici.

MARGOT, venue à la porte de droite. — Oui, je l'entends tisonner! (Oppressée.) Les misérables! Se voyant perdus, ils ont trouvé ce moyen!

BELLEGARDE. — Si le roi sort du Louvre...

MARGOT, des larmes plein la gorge. — Il est mort!

BELLEGARDE. — Mais, d'abord, nous sommes-là!

MARGOT. — Par chance!

Les enfants cependant continuent leurs dispositions.

GASTON. — L'épINETTE, ça serait la Porte-Neuve.

MARGOT, à Vendôme. — Vous sortez par la Porte-Neuve?

GASTON. — Oui.

BELLEGARDE, à Gaston. — Et toi tu attends?

GASTON. — Sur le port au foin... Vous êtes prêts?

MARGOT, bas à Bellegarde. — Il irait donc vers Auteuil ou Saint-Germain?

BELLEGARDE, de même. — A quel propos?

LOUIS, du carrosse. — Or ça! Que font-ils, ces chevaux qui ne partent pas? (Il ouvre la portière.) Cocher! Coquin de cocher!

VENDOME. — Hue!

CATHERINE. — C'est trop lourd!

LOUIS. — Vous verrez qu'il me faudra descendre, moi le roi! (Ce disant, il saute à terre. Le roi vient de paraître.) Hue!

GASTON et VENDOME. — Hue!

### Scène VI

LE ROI, faisant le charretier. — Dia!

LOUIS. — Ah! papa! Voilà papa!

TOUS. — Bonsoir, papa.

Ils courent à lui, se jettent dans ses jambes.

LE ROI. — Bonsoir, enfants! Bonsoir! (Angélique qui se hâte, tombe.) Pouf!

MARGOT, courant à elle. — Patatras! (Elle la relève.) Ce n'est rien.

LOUIS, au roi. — Vous ne m'embrassez pas?

LE ROI. — Si.

LES AUTRES. — Et moi? Et moi?

LE ROI. — Tout à l'heure. Laissez! Vous me fripez.

ANGÉLIQUE, se met à pleurer. — Hou! Hou!

LE ROI. — Qu'as-tu à crier avant qu'on ne t'écorche?

ANGÉLIQUE. — J'ai tombé.

LE ROI. — Madame t'a remise sur pied.

ANGÉLIQUE. — Je m'ai mordu... Aïe! Aïe!

GASTON. — Tu es laide quand tu pleures!

ANGÉLIQUE. — Ah!

LOUIS, qui l'assied dans le grand fauteuil. — Riez, petite enfant!

Ils s'empresent tous autour d'elle, lui montrent des images.

LE ROI. — Le déplaisant animal qu'une femme, même quand elle est petite!

MARGOT. — A qui en avez-vous, sire?

BELLEGARDE. — A votre fille?

LE ROI. — Moins qu'à sa mère.

MARGOT. — Elle s'est répandue en larmes, elle aussi?

LE ROI. — Elle est partie!

MARGOT. — Henriette?

LE ROI. — Oui!

MARGOT. — Partie, partie?

LE ROI. — Sans tambour ni trompette. Pas un mot, vous entendez? Ses femmes n'ont pas su me dire où elle est. J'ai soupé seul; grimpant le bec enconfituré, me voilà le bec dans l'eau! (A Margot.) Par votre faute!

MARGOT. — Et ma très grande faute! J'en cogne mon *mea-culpa*. J'aurais dû ne pas vous monter contre elle, ou monter chez elle rhabiller cette affaire... Mais quoi! Puisqu'elle s'est mis en tête de s'en aller, que voulez-vous y contredire?

LE ROI. — Une si belle nuit d'avril!

MARGOT. — Passez-la à dormir, tout votre saoul.

LE ROI. — Je ne saurai que gigoter, comme si j'avais un cent de puces aux trousses.

MARGOT. — Le premier moment.

BELLEGARDE. — Au bout d'un quart d'heure, vous ronflerez.

MARGOT. — Comme un chantre. Vous ronflez toujours?

LE ROI. — Il paraît. (Il vient aux enfants, et s'adresse à Gaston et à Angélique.) Répondez-moi, vous deux; quand votre maman est partie, elle ne vous a rien dit de me dire, ni où elle allait, ni quand elle serait de retour?

ANGÉLIQUE. — Non, papa.

LE ROI, à Gaston. — Ni à toi?

GASTON. — Elle n'est pas même venue m'embrasser.

LE ROI, revenant à Margot. — Voyez l'obstinée! La fièvre me prenne si je m'en réoccupe jamais!

BELLEGARDE. — Allons donc!

MARGOT. — Voilà parler!

BELLEGARDE. — Etes-vous le maître?

LE ROI. — Je veux l'être!

MARGOT. — Et vous laisserez-vous mener en li-sière?

LE ROI. — Non! Ventre saint gris! Si elle se figure que j'irai me crotter à sa recherche!

BELLEGARDE. — N'ayez garde!

MARGOT. — Bellegarde a raison! Vous aussi! Allez vous mettre au lit, tout seul, pour une pauvre fois, comme un petit bonhomme bien sage, et ne rêvez pas!

BELLEGARDE. — Même du d'Épernon!

LE ROI. — Ah! celui-là, que j'ai épargné à deux reprises, dont l'orgueil me bravait et qui, pris au collet, va rendre gorge! Si, du même revers de manche, je pouvais démolir le Concini?

MARGOT. — Qui sait? Quand la meute s'est mise à débûsquier le gibier.

LOUIS, venant au roi. — Vous rentrez chez vous, monsieur?

LE ROI. — Oui, mon beau garçon. Relancer le sommeil. Vous autres, le marchand de sable a dû passer vous en jeter poignées dans les yeux.

LOUIS. — Pas du tout!

LE ROI. — Voilà déjà Angélique qui dort!

Elle s'est assoupie en effet.

LOUIS. — Angélique est une méchante pisseuse.

VENDOME. — Nous, les hommes, nous n'avons du tout envie de dormir.

LE ROI. — A vous en croire.

## Scène VII

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT arrive par le premier plan avec HEROARD

M<sup>me</sup> DE MONTGLAT. — Voilà précisément Sa Majesté!

HÉROARD. — Sire!

LE ROI. — Qu'est-ce?

HÉROARD. — Il y a là un garde de la porte qui déclare qu'un porte-panier sans livrée lui a remis une lettre pour Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'il la donne!

Héroard sort.

MARGOT, bas. — Un porte-panier?

LE ROI, à M<sup>me</sup> de Montglat. — Tandis que la mar-maille va s'aller coucher.

TOUS. — Bonne nuit, papa!

LE ROI. — Bonne nuit.

LOUIS. — J'irai vous donner le bonjour dans votre lit, demain matin.

LE ROI. — Oui, mais viens de bonne heure! J'ai conseil.

Louis est venu tendre sa joue à Margot, qui le serre sur son cœur.

MARGOT. — Bonne nuit, ma poupée. Et, avant de t'endormir, songe à prier pour le roi!

Héroard, qui rentre, remet au roi la lettre.

LE ROI. — Merci. (Il la regarde.) Pas d'armoiries? (Il la flaire.) Non.

La met sous le nez de Margot.

MARGOT. — Cela fleurerait plutôt l'encens.

Le roi l'ouvre pendant que M<sup>me</sup> de Montglat emporte Angélique et emmène par l'escalier, la file des enfants, qui fredonnent une ronde. Héroard est sorti.

## Scène VIII

LE ROI, lisant. — Sire... C'est d'elle et ce n'est pas elle qui l'a écrite. *La marquise de Verneuil tient sa parole, ce qui la différencie d'avec Votre Majesté. Elle vous a dit, tantôt: je pars. Elle est partie, et réfugiée aux Bonhommes...*

MARGOT. — De Chaillot?

LE ROI. — ...de Chaillot, où elle attendra jusqu'à minuit que vous veniez lui apporter vos excuses. (Bellegarde et Margot échangent un regard.) *Si à minuit vous n'avez pas paru, c'est elle qui disparaîtra. Dix heures qui sonnent?*

MARGOT, la voix trouble. — Oui, je crois.

BELLEGARDE. — C'est dix heures.

LE ROI. — Réfugiée! Je l'aurais parié! Elle s'y est déjà sauvée, il y a deux ans. (A Bellegarde.) Veux-tu faire dire qu'on attelle mon carrosse, qui viendra se ranger au guichet de l'Orangerie?

BELLEGARDE. — J'y vais, sire.

MARGOT, bas, pendant que le roi relit la lettre. — Gardez-vous-en!

BELLEGARDE, de même. — Laissez-moi faire!

Il sort.

## Scène IX

LE ROI. — « Où elle attendra jusqu'à minuit... »

MARGOT. — « Que vous veniez lui apporter vos excuses! »



LE ROI. — « C'est elle qui disparaîtra. » Par quel bout dois-je prendre ce mot-là?

MARGOT. — Je ne la crois pas résolue à la mort.

LE ROI. — Ni moi.

MARGOT. — Au surplus, l'événement vous renseignera.

LE ROI. — Vous rentrez chez vous?

MARGOT. — J'y vais rentrer, oui, sauf que vous consentiez d'entrer un instant deviser au coin de votre feu.

LE ROI. — Après quoi, je vous reconduirai.

MARGOT. — Je ne le souffrirai pas, sire; j'aime fort marcher. Bellegarde m'accompagnera.

LE ROI. — Il ne sera pas dit que j'ai commandé mon carrosse...

MARGOT. — S'il vous déplaît de l'avoir appelé pour rien, envoyez-le à Chaillot, vide.

LE ROI. — La dame en ferait un nez!

MARGOT. — D'une aune!

LE ROI. — Que j'aimerais voir.

MARGOT. — Et que pourtant vous ne verrez pas.

LE ROI. — Moi?

MARGOT. — J'en erois Votre Majesté.

LE ROI. — Je ne...

MARGOT. — « Si elle se figure que j'irai me croter à sa recherche! »

LE ROI. — Pardon!

MARGOT. — L'avez-vous dit?

LE ROI. — Oui, parce que je ne savais pas où elle était.

MARGOT. — Et maintenant que vous l'apprenez par la lettre la plus trouble...

LE ROI. — Pour vous, très claire pour moi.

MARGOT. — Vous iriez?...

LE ROI. — Je ne veux pas qu'elle se donne les gants de me quitter, comme on congédie un laquais. Je tiens à ce qu'elle n'ignore pas ce que j'en pense. Je vais le lui apprendre, sur une gamme dont elle se souviendra, l'étriller de la belle façon! « Vous vous êtes jetée dans un couvent? Vous y demeurerez! »

MARGOT. — Il serait si simple de l'y laisser, de vous économiser de la salive, et de la sueur à vos chevaux, sans compter la crotte!

LE ROI. — Non, j'y suis résolu! J'entends faire ce que vous me conseillez, Bellegarde et vous, parler en maître!

MARGOT. — A votre maîtresse?

LE ROI. — Elle ne m'est plus de rien! (Venu à la porte de sa chambre.) Page! Petit! Réveille-toi! Mon épée! mon manteau!

MARGOT, avouant son trouble. — N'y allez pas, sire!

LE ROI. — Quelle mouche vous pique?

MARGOT. — Moi?

Le page entre, ensommeillé, apporte et donne au roi son manteau, son épée et son feutre.

LE ROI, en lui tapant sur la joue. — Va continuer ton somme.

Le page sort. Le roi se met en devoir de boucler son ceinturon.

MARGOT. — Laissez cela, je vous en prie!

LE ROI. — Guignez-moi donc! Vous tremblez?

MARGOT. — Oui, j'ai peur et très peur.

LE ROI. — Vous? A quel propos?

MARGOT. — Des rêves effrayants m'ont persécutée, la nuit dernière. Je vous voyais blessé.

LE ROI. — Vous rêvez de moi?

MARGOT. — Souvent.

LE ROI. — De moi roi? ou mari? ou amant?

MARGOT. — Ne goguenardez pas! Il n'y a pas place à moquerie! Ce port au foin, par où vous allez passer?...

LE ROI. — Nécessairement.

MARGOT. — Est repaire d'égorgeurs.

LE ROI. — De coupes-bourses, tout au plus, à qui j'ai de quoi couper les oreilles.

MARGOT. — Que pourrez-vous, assailli dans l'ombre?...

LE ROI. — Admirez ce clair de lune!

MARGOT. — Il suffit d'un nuage.

LE ROI. — Ma lame éparpillera tant d'étincelles!

MARGOT. — Faites le rodumont! Piaffez!

LE ROI. — Dame! Vous me parlez péril!

MARGOT. — C'est vous tenter!

LE ROI. — Me pensiez-vous devenu poltron?

MARGOT. — Sire, une vie si précieuse, d'où dépend notre existence à tous, vous allez l'aventurer au piètre pourehas d'une pécore qui vous berne et rabroue, qui ne vous pardonne ni d'avoir pris femme, ni de vous refuser au nouveau divorcée qu'elle dessèche de réclamer, qui vous hait, ce soir plus que jamais!

LE ROI. — Elle fera d'autant plus semblant de m'aimer! J'ai eu, moi qu'on surnomme le roi des braves, heures de piteuse panique, où transi des entrailles, plus frissonnant qu'un lièvre, je me raidissais à montrer mine hautaine, à foncer dans la mêlée, à me faire croire un lion! Et j'y réussissais. Elle aura à s'imposer contrainte pareille. Calculez ce qu'il va lui falloir coqueter, étaler de grâce, dépenser de câlineries, gentilleses et mignardises, tigresse qui se mue en chatte, rentre crocs et griffes et fait patte de velours! Quel régal, sans parler de la comédie que je me donnerai sous ma moustache, à travers les baisers... Ce polisson de Jupiter, si expert en plaisirs, connut-il jamais fête comparable?

MARGOT. — Vous vous vantez! et déeriez Jupiter.

LE ROI. — Descendons aux moindres dieux; parlons de Pan.

MARGOT. — Pas mieux! Vous n'avez rien d'un faune.

LE ROI. — Rien?

MARGOT. — Que le profil! Je vous connais, vilain masque, comme si vous m'aviez défaite!

LE ROI. — Je m'y complaisais. Et vous ne vous y déplaisiez pas.

MARGOT. — N'empêche qu'avec vos airs de tout abattre, ce n'est pas à rompre les vitres que vous prenez le plus d'agrément, et Bellegarde, renseigné à l'oreille, dans le creux de l'oreiller, me le répétait encore à Usson: vous êtes une âme aimante. Pas assez choyé par votre digne nourrice, dont trop d'alarmes interrompaient les cajoleries, vous cherchez toujours, poupon attardé, femme qui vous bere et dodeline, au giron de laquelle, dorloté, vous puissiez dormir, et, si votre peine vous étouffe, pleurer.

LE ROI. — Que vous avez de mémoire!

MARGOT. — On n'essuie pas en vain des larmes de roi.

LE ROI. — Le malheur, c'est que, quand j'y suis en ce giron, ayant commencé par faire l'enfant, je me retrouve vite un homme: plus je m'attendris, moins me suffit l'allègement des pleurs; je prends le sein, mais, la tiédeur du lit s'en mêlant, je m'inquiète d'un autre gîte. Est-ce malheur? A vous de le dire, si vous vous souvenez aussi de ces intimités.

MARGOT. — C'est à vous qu'il faut demander si vous en gardez le souvenir, enfoui sous tant d'autres!

LE ROI. — Et tout de même vivant, et que je sens qui ressuscite, si différent! complet! unique!

MARGOT. — Tant d'émotions bariolées enrichissaient ces heures! Le frisson des alertes récentes, une odeur de gloire matinale, tous les abandons devenant des victoires!

LE ROI. — La joie des réveils! l'embrassade au bord de l'étrier!

MARGOT. — Sûres et grandes ivresses que vous ne goûterez pas où vous rêviez d'aller!

LE ROI. — Ni ailleurs. Ni jamais.

MARGOT. — Qui sait? Jamais n'est pas un mot pour votre bouche.

LE ROI. — Je les retrouverais sur la vôtre.

MARGOT. — Voyez le glouton!

LE ROI. — Et si l'appétit m'en revenait?

MARGOT. — Il reviendrait de loin.

LE ROI. — Ma mie!

MARGOT. — Mie, non. Amie, oui.

LE ROI. — Seulement?

MARGOT. — N'est-ce rien, une amie, ni laide ni sottie, près de qui vous êtes en confiance, dont la pensée épouse la vôtre et chevauche à sa suite, qui caresse mêmes espoirs, nourrit mêmes colères, tremble de ce que l'on entreprend contre vous, peut vous promettre aide et réconfort, étant la seule à vous savoir en même temps si ferme et si faible, si vite héros, si vite écolier, qui ne sait se défendre ni de vous faire la leçon, ni de s'en mordre les doigts, qui, à vos côtés, se sent le cœur de la France, et donnerait en souriant sa vie pour vous sauver, de vous-même, ou des autres.

LE ROI. — La vie! C'est beaucoup!

MARGOT. — Vous ne me croyez pas?

LE ROI, qui lui prend la main. — Si fait. Je découvre en vous un de ces compagnons à pendre et à dépendre que m'ont valu mes revers, et de cette amitié, quasi virile, je vous remercie comme on remercie un homme, en vous serrant la main...

MARGOT. — Sire!

LE ROI. — Mais jugez, une fois de plus, l'infirmité de mon naturel. De la retenir dans la mienne, cette main trop menue et trop douce, de m'attendrir à vous retrouver si tendre, me voilà tout éberlué, ivre à demi, piqué de tels aiguillons, que j'en ai honte, et qu'il me faut partir...

MARGOT. — Quoi?

LE ROI. — Et bon train!

MARGOT. — Serez-vous si peu courtois?

LE ROI. — Je cesserais de l'être en restant.

MARGOT. — Oui-da?

LE ROI. — Pour débiter, je dirais des sottises...

MARGOT. — Que vous m'avez accoutumée d'entendre.

LE ROI. — Et puis, j'en voudrais faire.

MARGOT. — Osez-vous?

LE ROI. — J'en grille!

MARGOT. — Allons! Monsieur le coq, un brin de calme!

LE ROI. — Je n'en reprendrai que chez la poulette de là-bas.

MARGOT. — Il ferait beau voir que vous y partiez maintenant!

LE ROI. — J'y pars.

Il prend son manteau.

MARGOT. — Sire!

LE ROI, venu à la fenêtre. — Voilà d'ailleurs mon carrosse attelé.

MARGOT. — Impossible!

LE ROI. — Pourquoi impossible?

MARGOT. — Je veux dire: si tôt?

LE ROI. — Regardez!

MARGOT. — Je vois. (A elle-même.) Que croire?

LE ROI. — Bonsoir, Margot!

MARGOT. — Attendez!

LE ROI. — Je ne peux pas!

MARGOT. — Ni moi vous laisser partir!

LE ROI. — Garde-moi!

MARGOT. — Comment?

LE ROI. — Tu le demandes!

MARGOT. — Sire!

LE ROI. — En ce giron!

MARGOT. — Y pensez-vous?

LE ROI. — Je ne pense qu'à ça!

MARGOT. — Vous aviez raison: vous êtes ivre!

LE ROI. — Dégrisez-moi!

MARGOT. — Autre chanson!

LE ROI. — Nous en savons l'air...

MARGOT. — Taisez-vous!

LE ROI. — Rien qu'un couplet!

MARGOT. — Quel homme vous êtes!

LE ROI. — Le tien!

MARGOT. — Non, laissez-moi! Je ne veux pas!

LE ROI. — Tu en étais bien près tout à l'heure!

MARGOT. — D'abord, je n'en sais rien.

LE ROI. — Tes yeux voulaient!

MARGOT. — Tout à l'heure peut-être!

LE ROI. — Tu vois!

MARGOT. — De là à...

LE ROI. — Il n'y a qu'un pas!

MARGOT. — Eh! oui!

LE ROI. — Déjà sauté!

MARGOT. — Ce soir-là, je le devais!

LE ROI. — Et, ce soir, il t'en coûte? Un mari qui reprend sa femme, alors qu'elle l'aime.

MARGOT. — Moi?

LE ROI. — Car tu m'aimes! Réponds, entre quatre z'yeux!

MARGOT. — Quand je vous aimerais!

LE ROI. — Tu l'avoues! Tu consens?

MARGOT. — Non vrai, je ne peux pas! Songe donc! moi qui venais rarranger ton ménage!

LE ROI. — Eh bien? Cette chambre fut-elle pas la nôtre?

MARGOT. — C'est ma foi vrai.

LE ROI. — Viens! Marguerite des Marguerites...

MARGOT. — Ce serait fâcher Dieu!

LE ROI. — Dieu ne ferait qu'en rire! Ce péché-là...

MARGOT. — Oui, celui-là me sera pardonné!



Henriette.

Margot.

D'Auvergne.

Sully.

Décor du cinquième tableau.

## ACTE IV

*Le cabinet du roi, tendu de cuir de Cordoue. A droite, la porte de sa chambre. Au fond, une fenêtre qui donne sur l'Orangerie, puis une porte conduisant à la petite galerie. A gauche, une haute cheminée où flambe un beau feu. La table de travail du roi est adossée à la fenêtre. Auprès, une autre petite table, également encombrée de cartes et de dossiers. Sièges de cuir. Un flacon et des gobelets. C'est le petit jour; le ciel est tout rose au-dessus des terrasses du Petit Bourbon.*

### Scène première

LE PAGE, qui a apporté le manteau du roi, dort auprès du feu dans un grand fauteuil. La porte de droite s'ouvre doucement. MARGOT paraît, qui entre sur la pointe du pied, heurte un siège.

MARGOT. — Malhabile! (Inquiète, elle regarde dans la chambre d'où elle sort, ajoute, rassurée.) Non! (Examine le cabinet, qu'elle croit désert, le dossier du fauteuil lui cachant le page, et envoie au roi, à travers la porte refermée avec précaution, un long baiser attendri, du bout des doigts.) Je ne te quitte que pour leur régler leur compte, à la paroissienne et à ses paroissiens. (Elle vient vers la porte de la galerie, et, en route, aperçoit le page.) Tiens! Le maître en sa chambre, le page ici.

Elle lui touche l'épaule.

LE PAGE, qui rêve. — Est-ce vous, ma duchesse?

MARGOT. — Non, bel enfant, c'est madame Margot.

LE PAGE, se dresse. — Quoi?

MARGOT. — Qui s'excuse d'interrompre vos songes. Voulez-vous aller prévenir M. de Bellegarde que je l'attends dans le cabinet du roi?

LE PAGE. — J'y vais, madame.

MARGOT. — Sans tarder, et surtout sans confier à âme qui vive que je suis ici.

Le page sort par le fond.

### Scène II

MARGOT vient tendre les mains au feu, cherche du regard.

MARGOT. — Pas un miroir! Comme on voit qu'il manque une femme en ce logis du Vert-Galant! Je me sens ravagée de coiffure à ne pouvoir nier! (Des cloches se répondent, à distance.) L'angélus! (Du pouce, elle esquisse un signe de croix sur son corsage. Venue à la fenêtre.) Les portes du Louvre ne vont pas tarder à s'ouvrir, ni Louis à venir embrasser son père. Quant à Sully, ni ne paraîtra guère qu'à huit heures...

Le page arrive par la galerie, dont la porte reste ouverte.

## Scène III

LE PAGE. — Madame, M. de Bellegarde n'a pas couché au Louvre.

MARGOT. — Que me chantes-tu? Qui t'a renseigné? Tu n'es pas monté jusqu'à ses appartements?

LE PAGE. — Si, madame.

MARGOT. — Qui t'a répondu?

LE PAGE. — M<sup>lle</sup> de Péquigny, que M. de Bellegarde avait mandée, et qui l'a espéré toute la nuit, en vain.

MARGOT. — Qu'est encore que ceci?

## Scène IV

BELLEGARDE paraît au fond, pâle, en désordre.

BELLEGARDE, au page. — Laissez-nous.

MARGOT, pendant que le page s'éloigne. — Enfin!

BELLEGARDE. — Comment avez-vous pu entrer au Louvre, les portes fermées?

MARGOT. — Je n'en suis pas sortie.

BELLEGARDE. — Et le roi?

MARGOT. — N'a pas quitté sa chambre.

BELLEGARDE. — Ah! Comme vous avez bien fait de l'y retenir! Il l'a échappé belle. (En se laissant tomber sur un siège.) Et moi aussi.

MARGOT. — Que vous arrive-t-il? Vous êtes blessé?

BELLEGARDE. — Faute de mieux, et grâce à ce que mon gorgerin me descend un peu bas.

MARGOT. — Vous ai-je compris? Le carrosse, attelé...

BELLEGARDE. — J'y suis monté.

MARGOT. — Pour qu'il n'y monte pas?

BELLEGARDE. — Par habitude de prendre sa place!

MARGOT. — Ah! Comme vous l'aimez aussi, vous!

BELLEGARDE. — Je ne peux pas m'en guérir! Et puis, j'étais curieux de savoir ce qui allait se passer.

MARGOT. — Eh bien?

BELLEGARDE. — Eh bien, ma curiosité fut récompensée. J'en ai eu pour mon argent. Donnez-moi à boire. (Margot va remplir un gobelet, qu'elle lui apporte.) La nuit s'assombrissait. Le chapeau sur le nez, le menton dans le manteau, le cocher et les gardes de la porte m'ayant pris pour le roi, il y avait chance pour que ces messieurs s'y trompent de même. Ils s'y sont trompés, dur comme fer! C'est l'endroit de le dire. Ils s'étaient embusqués assez loin du Louvre, bien après les Tuileries, si loin que je commençais à me demander, tout en roulant: « Auraient-ils renoncé? » C'était les méconnaître. A ce moment même, de derrière une meule jaillit un groupe de gredins. Pistoletade! Le cocher hurle! J'ouvre la portière, l'épée nue: un homme masqué me frappe deux fois de son poignard. Je tombe en me retenant de crier... Les chevaux, le frein aux dents, entraînent dans la Seine carrosse et cocher. Je fais le mort. L'homme, qu'à sa voix j'avais tout de suite reconnu, d'Auvergne, se penche sur moi, dans l'ombre, me voit couvert de sang, conclut, un peu vite, — je ne le lui reproche pas —: « Il est mort! » et dit à sa canaille de père: « Filons! Nous rentrerons au Louvre quand nous verrons la proclamation clouée sur la porte! »

MARGOT. — Quelle proclamation?

BELLEGARDE. — Je l'ignore, mais, ou je me trompe, ou il s'agit d'un complot pour installer au Louvre toute la coterie.

MARGOT. — Voilà ce qu'il faudrait prouver! Vous ne savez pas ce que sont devenus d'Entragues et d'Auvergne?

BELLEGARDE. — Non, en arrivant aux guichets, j'ai ordonné, en ma qualité de grand écuyer, qu'on tint les portes fermées jusqu'au jour. Mes deux scélérats n'ont donc pu rentrer encore ici... Ouf! Quel vin! Les couleurs vont me revenir, j'espère! car je me sens teint de colique; si le roi arrivait, il me prendrait pour un peureux.

MARGOT. — Vous!

Très émue, elle lui baise la main.

BELLEGARDE. — Qu'est-ce que vous faites?

MARGOT. — Je me contente à ma guise! C'est lui qui vous embrassera!

BELLEGARDE. — Mais c'est moi qui me vengerai!

MARGOT. — Part à deux?

BELLEGARDE. — Soit.

MARGOT. — Il suffit de mettre cette proclamation sous le nez du roi!

BELLEGARDE. — Oui! mais où est-elle? En possession de qui?

MARGOT. — D'Henriette, sûrement!

BELLEGARDE. — Mais, où joindre Henriette?

MARGOT. — Est-elle revenue des Bonshommes? Y est-elle allée?

BELLEGARDE. — Son père et son frère ont-ils pu lui annoncer la mort du roi?

MARGOT, près de la fenêtre. — Les portes sont ouvertes maintenant.

## Scène V

La porte de la galerie s'ouvre, LE VALET d'Henriette paraît.

BELLEGARDE, bas, de loin. — Son valet.

MARGOT. — Je me rencoigne.

Elle se blottit dans l'embrasure de la fenêtre. Le valet s'est arrêté sur le seuil.



Bellegarde: « Si le roi arrivait, il me prendrait pour un peureux... »



LE VALET. — Je me sens importun, monsieur le comte, et m'excuse. Je cherchais le page de garde.

BELLEGARDE. — Que lui vouliez-vous?

LE VALET. — M<sup>me</sup> la marquise de Verneuil m'envoie demander si le roi consent à la recevoir.

BELLEGARDE. — La marquise, dites-le-lui de ma part, sera la très bien venue.

Le valet sort.

### Scène VI

MARGOT. — Admirez la rouerie pour nous faire accroire qu'elle n'était au courant de rien!

BELLEGARDE. — Elle aura beau ruser, je lui arracherai l'aveu de son forfait!

MARGOT. — Comment?

BELLEGARDE. — Fut-ce de force!

MARGOT. — Mauvais moyen!

BELLEGARDE. — Vous en savez un autre?

MARGOT. — Pleurez!

BELLEGARDE. — Vous dites?

MARGOT. — Je vous dis: Pleurez!

BELLEGARDE. — Comme ça?

MARGOT. — Vite! (Sanglotant.) Quelle abomination! (Elle s'interrompt.) Fermez votre manteau! (Il obéit. Elle reprend, pléée sur un siège.) Les lâches!

### Scène VII

HENRIETTE entre, en robe flottante et derrière elle, la porte restée ouverte, D'ENTRAGUES

HENRIETTE, à elle-même. — Margot?

MARGOT, se dresse, toujours sanglotant. — Ah! Marquise! Vous allez nous conseiller, vous qui êtes de sang-froid! Bellegarde et moi, nous avons la tête perdue! Un tel coup! Si brusque!

BELLEGARDE, pénétré. — Si cruel!

Il va pousser la porte.

MARGOT. — Tout ce que nous aimions!

HENRIETTE. — Que dois-je croire, madame?

MARGOT. — Celui que vous demandiez à voir!

Elle s'arrête, étouffée.

HENRIETTE. — Il est arrivé malheur au roi?

MARGOT. — Le roi est mort!

HENRIETTE. — Miséricorde!

MARGOT. — Assassiné!

D'ENTRAGUES. — Le roi?

HENRIETTE. — Où? Quand?

MARGOT. — Cette nuit, sur le quai au foin!

BELLEGARDE. — Bassompierre, qui rentrait d'aventure, l'y a trouvé gisant, et m'est venu prévenir.

HENRIETTE. — L'imprudence aussi de s'en aller, la nuit...

D'ENTRAGUES. — En un quartier pareil!

BELLEGARDE. — Nous l'avons porté dans la chambre qui touche à l'ancien corps de garde des Ecossais, où Bassompierre le veille.

MARGOT. — Et où je l'ai vu, le cœur percé de deux coups de couteau!

HENRIETTE. — Vous étiez?...?

MARGOT. — J'accourais au Louvre, glacée d'épouvante, ayant rêvé sa mort!

BELLEGARDE. — Que personne encore ne connaît ceans!

D'ENTRAGUES. — Et dont vous ne soupçonnez pas les auteurs?

MARGOT, reprise de larmes. — Pas plus que vous! Nous n'avons pensé qu'à pleurer!

D'ENTRAGUES, à mi-voix, à Henriette. — Tu as la proclamation?

MARGOT, bas, à Bellegarde. — Hein?

HENRIETTE. — Je l'ai... (La porte de la galerie s'ouvre.) Qui vient là?

### Scène VIII

LOUIS, le Dauphin, paraît au fond.

BELLEGARDE. — Louis!

MARGOT, retient un cri. — Ah! pauvre petit!

LOUIS, venant à elle. — Qu'as-tu, Margot? Tu pleures? Pourquoi?

HENRIETTE. — Le roi est mort.

LOUIS, saisi. — Papa? Papa est mort!

BELLEGARDE, bas. — La garce!

MARGOT, qui attire l'enfant. — Mon chéri! Sois brave! Il n'est peut-être pas mort tout à fait!

Elle pleure maintenant pour de bon.

LOUIS, fondant en larmes. — Si! Je vois bien que si! Ah! Mon papa! Qui m'aimait tant!

MARGOT, bouleversée. — Tais-toi! Tais-toi!

D'ENTRAGUES, à Henriette. — La proclamation! Vite!

Margot prend la main de Bellegarde.

HENRIETTE. — La voici...

Elle la tire de son sein pendant que l'enfant court à la porte du roi, et appelle désespérément.

LOUIS. — Papa! Mon papa!...

### Scène IX

LE ROI, paraît. — Qu'est-ce donc?

LOUIS, dans un cri. — Ah!

HENRIETTE, saisie. — Le roi!

D'ENTRAGUES. — Joués!

Elle a remis le papier dans sa gorge.

LOUIS, éperdu de joie. — Toi! C'est toi! Te voilà! C'est vous? Tu n'es pas mort!

LE ROI. — Non, mordieu! Tu croyais que je l'étais?

LOUIS, montrant Henriette. — C'est elle qui me l'a dit!

LE ROI. — Vous? Vous avez annoncé ma mort à mon fils?

HENRIETTE, montrant Margot. — D'après madame.

LE ROI. — Ouais?

HENRIETTE. — Qui nous en a servi tous les détails.

MARGOT. — D'après Bellegarde.

LE ROI. — Ça, quel jeu jouons-nous ici? (A Bellegarde.) M'as-tu cru mort vraiment?

BELLEGARDE. — Oui, sire! D'après monsieur...

### Scène X

Il montre D'AUVERGNE qui arrive, et sursaute en voyant le roi.

D'AUVERGNE. — Hein?

BELLEGARDE. — ...qui attendait, cette nuit, votre carrosse sur le port au foin, je le savais, et qui, lorsque j'ai ouvert la portière...

LE ROI. — Toi?

BELLEGARDE. — Oui! m'a frappé à deux reprises, ici, (Il montre, son manteau ouvert, son pourpoint sanglant.)

en disant : « Une fois pour ma sœur ! Une fois pour moi ! »

D'Auvergne. — Démon !

Bellegarde. — Il a heureusement oublié son père, sans quoi j'y passais, mais il a ajouté, en s'adressant à ce digne vieillard : « Il est mort ! » Et c'est bien de Votre Majesté que monsieur croyait parler.

Le Roi, en regardant Henriette. — Mon pauvre Bellegarde !

Bellegarde. — Enviez-moi ! Sire ! Jamais égratignure ne m'a rapporté tant d'agrément.

Le Roi, à Margot. — Voulez-vous éloigner cet enfant, m'amie ?

Margot, à Louis. — Viens, mon beau petit, va te jouer et rire à toute ouïance.

Elle le conduit jusqu'à la galerie.

## Scène XI

Le Roi. — Vous avez fait cela ? Vous m'avez donné à tuer ! Vous ! Pourquoi ? Dites pourquoi ? Servez une raison, une excuse ! Ou si vous n'en trouvez, inventez-la ! La raison d'égorger l'homme qui vous regarde sans vous reconnaître, et se lasse de vous interroger en vain !

Henriette. — Qu'il commence par s'interroger lui-même ! A-t-il jamais vécu pour moi ? Depuis le matin où il vint me tenter à Entragues ? La tendresse qu'il me jurait a-t-elle duré au delà de son désir ? Trahie chaque jour effrontément, je m'entêtais à croire en lui, dont je conservais promesse solennelle de gentilhomme et de roi ! L'enfant qu'il attendait est venu, et, après ce fils, une fille, et non seulement le roi ne m'a pas épousée, mais il en a épousé une autre, sous mes yeux, pour son titre et pour sa richesse, et il m'a imposé de vivoter près de cette effrénée insolente, à laquelle il s'appretait enfin à me sacrifier...

Le Roi. — Moi ?

Henriette. — Vous n'en conviendrez pas, et pourtant vous savez quelles nuits je passais à me consumer de larmes, à remâcher tant de crève-cœur, à vous pleurer par avance, comme si vous m'aviez exilée déjà ! Folle de dépit, enragée de douleur, moins à l'idée de tomber de si haut, si près du trône où vous deviez m'asseoir, qu'à l'idée de vous perdre, vous que, malgré tout, malgré moi-même, j'aimais, qui m'aviez marquée de votre chiffre et dont j'étouffais de ne pouvoir ni oublier, ni secouer le joug ! Hantée, possédée, sevrée de l'espoir de rebâtir ma vie, assaillie par toutes les tentations du désespoir et de la fureur, impatiente de me délivrer, coûte que coûte ! comme on se lance dans l'abîme par fatigue du vertige, j'ai fini par accepter l'idée de ce crime, auquel je n'aurais pas survécu, que j'eusse voulu vomir à peine conçu, et que je mourrai d'avoir consenti ! Oui, devant que vous me condamnerez, je m'étais condamnée, c'est une morte qui s'écroule à vos pieds.

Elle s'y abat, haletante.

Le Roi, remué. — Relevez-vous !

Henriette. — Vous me l'ordonnez, mais ne me tendez pas la main ?

Le Roi. — Non.

Henriette, à genoux. — J'ai tué votre pitié ?

Le Roi, la voix sourde. — Avec le reste.

Margot qui, de la porte, a assisté à toute cette scène, intervient.

Margot. — La pitié peut et doit survivre à tout. Soyez équitable pour ne pas risquer d'être faible. Tant de fois déjà, sire, vous avez fait grâce à des meurtriers, sans excuses !

Le Roi. — Est-ce vous que j'entends ? Vous si droite ! Vous si honnête homme !

Margot. — Et tout de même femme, et tout de même faible, et compatissante à toutes les misères, à toutes les fautes, sachant par rude expérience ce que c'est que d'aimer, jusqu'à quel délire on peut s'oublier quand on se voit au bord de perdre ce qu'on aime !

Le Roi. — Donc vous répondez pour elle ? Vous jugez qu'elle mérite compassion ?

Margot. — Oui, pour ce qu'elle n'est mortifiée, ulcérée que de douleur. Ambitieuse, elle le fut uniquement de vous posséder.

Henriette. — Sans partage.

Le Roi. — D'être reine, autrement dit.

Margot. — Vous lui aviez promis qu'elle le serait.

Le Roi. — Elle me l'a assez reproché, se faisant de cette promesse une arme, qu'elle ne cessait de dégainer !

Margot. — Eh bien ! Croiriez-vous à sa sincérité, à son désintéressement, si elle consentait à s'en dessaisir, à vous la rendre ?

Henriette. — Madame...

Margot. — J'ai pressenti, je préviens votre désir secret, n'est-ce pas ? Vous en étiez impatiente ?

Henriette. — A supposer que j'en sois tentée...

Margot. — Vous la gardez, je crois, en votre corsage ?

Henriette. — Mettons...

Margot. — Je l'y aperçois. Remettez-la-moi, marquise...

Henriette. — A vous ?

Margot. — Ou, si mon intervention vous désoblige tant, au rebours de ce que j'en attendais, donnez-la au roi, qui se contentera de ce geste, je m'en porte garant !

Le Roi. — Je m'en contenterai.

Margot, à Henriette. — Pourvu que vous ne le lui marchandiez pas !

Henriette. — Vous me demandez là de faire...

Margot. — Ce que je fis jadis à Usson en rendant au roi sa liberté. Encore était-ce sans retour ! Vous la promesse dont vous allez vous démunir, le roi peut vous la renouveler.

Henriette. — J'entends.

Margot. — Mais vous hésitez ?

Henriette. — Il m'en coûte surtout d'y paraître contrainte et de sentir sur moi tant de regards. Le roi n'exige pas une pénitence publique : je m'engage, restée seule avec lui...

Margot. — Vous m'étonnez, marquise, et je ne vous reconnais pas, vous, toujours si hardie à ce que vous avez résolu. La gêne qui vous est imposée a son prix : le roi, dont la promesse fut publique, n'exige pas un renoncement solennel, mais il y a droit : il l'attend.

Henriette. — J'attendrai qu'il me l'impose. Je n'accepte d'ordres que les siens. Qu'il me les envoie porter dans mes chambres, où je me retire.

Le Roi. — N'en prenez pas la peine, et, puisque vous mettez une si étrange insistance à me refuser cette satisfaction...

Henriette. — Pas un mot de plus ! Soyez content ! Cette promesse, qui m'était si précieuse...

Elle a tiré la proclamation de son corsage et va la jeter dans l'âtre.

LE ROI. — Quoi?

Henriette se heurte à Margot qui, insensiblement, est venue à la cheminée et la barre de sa jupe ouverte toute grande.

MARGOT, toujours souriante. — Non! Ne la brûlez pas! Rappelez-vous, sans comparaison, M. de Biron, qui se perdit en jetant au feu ce qu'il croyait l'original d'un traité et qui n'était que la copie. Épargnez-vous un doute offensant. Donnez au roi ce papier (Prévenant son geste.) qu'il serait inutile et injurieux de déchirer!

HENRIETTE. — Puisque Sa Majesté le renonce!

LE ROI, venu à elle. — N'importe! Il me plaît que vous me le rendiez, sans me faire attendre davantage.

HENRIETTE. — Ce mouvement suffira-t-il à vous apaiser? Et me la laisserez-vous, comme une dernière et frivole relique?

LE ROI. — Nous verrons!

Ce disant, il la lui arrache.

HENRIETTE. — Comme vous êtes cruel, sire! Après une telle torture!

LE ROI. — Qu'il tenait à vous de nous épargner!

HENRIETTE. — Vous souffrez, vous aussi? Vous me permettez...

LE ROI. — Je ne vous permets que de vous retirer, vous et tous ceux qui sont ici.

HENRIETTE. — Mon pardon, acheté si cher...

LE ROI. — Je demande à rester seul: est-ce trop demander? (Il est revenu s'asseoir à sa table, où il jette la feuille pliée, qui s'ouvre. Ses yeux s'y arrêtent. Ni Henriette, ni d'Auvergne n'ose bouger. Le roi lit, tout bas d'abord, au milieu d'un silence effrayant.) *Le roi est mort... Messieurs d'Entraques et d'Auvergne... La marquise de Verneuil, régente!...* Jour de Dieu! (Il s'est levé.) Et j'allais m'attendrir! me laisser attraper, une fois encore, à vos feintises, simagrées et menteries! Oui! Un peu plus, si l'on n'était venu à la rescousse, je pardonnais et reprenais le licol! Une femme qui me tue, comme il faut qu'elle m'aime! « Régente! » C'est au trône que vous en aviez, vous et votre séquelle d'engeance! Ces mesieurs s'impatronisaient maréchaux du palais, et vous, flanquée de vos deux maquignons, apparaissiez vêtue de fleurs de lys, et commenciez à manier le sceptre avec vos mains de ribaude, barbouillées de mon sang! Vous n'êtes pas de force, ma belle, ni vous, mes gentilshommes d'avant-hier qui n'avez jamais su que porter des billets ou dégainer des poignards. Pour tenir ce sceptre-là, il faut s'être exercé tout petit, à brandir une épée dont les éclairs aveuglent l'ennemi! Il faut avoir vécu de la vie du peuple, suant sa sueur, pleurant ses larmes, pour qu'au branle de la bataille il se reconnaisse en vous, et, de la même voix, s'écrie: « En avant! » J'ai vécu cette vie, j'ai donné ces gages: je suis cet homme, et ce n'est pas gasconnade de le dire; moi seul ai les bras assez longs pour protéger la France menacée!... Où se rallieraient les braves, une fois abattu le panache blanc? — Vous vous étonnez que je ne vous aie pas tenu ma promesse? C'est qu'en dépit de mes lâchetés, je vous flairais étrangère et hostile. Il fallait ceci pour me guérir de vous; c'est fait! « Le roi est mort! » dites-vous? Vive le roi! J'offre à messieurs les maréchaux du palais une chambre en mon donjon de la Bastille

d'où ils ne sortiront pas, sauf que les anges s'en mêlent! A vous, une cellule en un cul de couvent!

HENRIETTE. — D'où vous me ferez tirer avant trois jours.

LE ROI. — Ni dans trois jours, ni jamais!

HENRIETTE. — Foi de Vert-Galant!

LE ROI. — Vert-Galant je fus et je reste, et resteraï jusqu'à la fin, mais pour galantiser ailleurs; il ne manque pas de belles filles qui me tendront lèvres de Française! Toutes me seront plaisantes, plus que vous, la première venue...

HENRIETTE. — Ou la dernière! Celle qui dressa cette embûche, votre femme de jadis, redevenue votre mie après tant de gambades!

LE ROI. — Et à qui vous allez faire amende honorable!

HENRIETTE. — Je ne m'humilie pas. C'est vous qui viendrez me supplier.

MARGOT. — Non! marquise! Où vous irez, le roi ne met pas les pieds.

HENRIETTE. — Où j'irai?

MARGOT. — Là où la fleur de lys se porte à même l'épaule, aux galères, où vont les voleuses!

HENRIETTE. — Osez-vous?

MARGOT. — Et les voleurs! (Au roi.) Ils se cachent tous trois derrière d'Épernon!

LE ROI. — Quoi?

MARGOT, montrant Sully, présent depuis un moment. — Demandez à M. de Sully!

## Scène XII

SULLY, un portefeuille sous le bras.

SULLY. — J'apporte leurs quittances à Votre Majesté.

LE ROI. — Oh! ceci manquait! Cette femme parmi les laquais qui vident mes armoires! Assez et trop de cette nausée! Un bâton, mon brave Bellegarde, cherche un bâton pour chasser d'ici à grande volée tous les mangeurs du peuple!

SULLY. — Vous aurez fort à faire, sire!

LE ROI. — Je vous les donne tous! et veux les voir pendus à mes gibets de grève, comme andouilles à la cheminée, tous! quand le chanvre en devrait renéhérir!

HENRIETTE. — Il en est que vous ne prendrez pas, car ils vous approchent de trop près!

LE ROI. — Oui-da?

HENRIETTE. — Ceux-là nous vengeront!

LE ROI. — Siffle!

MARGOT. — Friponne!

HENRIETTE, à Margot. — Et vous, dépêchez-vous de rire! Celui que vous me prenez, vous venez de le perdre!

BELLEGARDE. — Trêve de menaces!

Par la galerie, où ont apparu des gardes, Henriette sort avec d'Entraques et d'Auvergne, Bellegarde derrière eux.

MARGOT, venue au roi. — Dit-elle vrai, sire? Aurai-je ce remords d'avoir déchainé tant de haines?

LE ROI, bas, tandis que Sully ouvre le dossier. — Laisse donc! Si vraiment tu m'as perdu, tu me sauveras, comme la nuit dernière! Tu t'y entends!



historiques des générations précédentes :

« Ils ont moins de panache et s'efforcent de serrer de plus près la vérité, ou, en tout cas, la vraisemblance. On sait que cette dernière importe seule au théâtre. Le public ne se compose pas d'érudits, qui puissent discuter par le menu les péripéties d'un drame historique, et les auteurs ont le droit de faire appel à leur imagination ; il faut et il suffit qu'ils ne contredisent aucun fait illustre, aucun point de chronologie élémentaire, et surtout qu'ils n'altèrent pas la physionomie, exacte ou légendaire, qu'on a coutume d'attribuer traditionnellement aux grands hommes.

» MM. Emile Moreau et Charles Clairville ont rendu pleine justice à Henri IV. Ils l'ont fortement marqué : si ami qu'il fût du plaisir, rien n'a jamais pu détourner une seconde le Vert-Galant de ses travaux de soldat ou de ses devoirs de roi. »

M. Camille de Sainte-Croix enregistra, également, dans la *Petite République*, qu'écrivait « en un curieux style d'époque, présentée avec un réel luxe d'exakte et d'harmonieuse mise en scène, cette pièce, bien faite, a plu et plaira longtemps ».

M. François de Nion a particulièrement observé aussi que « la langue du dialogue est belle et forte, teintée d'archaïsme comme il convient, sans que le pastiche viennois déconcerte les oreilles ».

M. Debusschère fait ressortir de même, dans la *Presse*, le travail de documentation auquel les auteurs ont dû se livrer, et qui apparaît à tout coin de scène, à tout bout de réplique créant autour de l'œuvre une ambiance d'époque tout à fait savoureuse :

« C'était, cela, une nécessité afférente au choix du sujet. Mais MM. Moreau et Clairville ont fait plus et ont fait mieux : ils ont presque écrit, et en sachant demeurer clairs, leur comédie dans le langage précieux et si joliment alambiqué de l'époque. Et, de la sorte, ils ont non seulement obtenu un succès d'auteurs dramatiques, mais aussi un succès de lettrés ! »

M. Léon Blum développe, dans *Comœdia*, cette remarque piquante :

« Un homme qui loge sous le même toit sa maîtresse, sa femme actuelle et sa femme divorcée, qui élève pélemêle ses enfants légitimes avec ses enfants adultérins, qui assiste en spectateur blasé aux querelles de la conjointe et de la concubine ; vous imaginez sans doute que voilà une comédie de mœurs naturalistes ; vous songez à *Pot-Bouille* et au premier Théâtre-Libre. Détrompez-vous ; il s'agit d'un drame historique, d'un drame à grands sentiments, à grand panache, à beaux costumes. Et, comme le costume couvre tout, je ne vois même pas de raison pour que les mères hésitent à conduire à la pièce de MM. Moreau et Clairville les jeunes filles les mieux élevées.

» Elles ne s'y ennuièrent pas un instant ; elles y verraient même leurs amies. Le spectacle est ample, chatoyant, pittoresque ; la mise en scène ingénieuse et bien réglée. L'action est ingénieuse, ménagée avec adresse et laisse rarement languir l'intérêt. Les divertissements sont fréquents et du goût le plus agréable. Par la vertu toute-puissante du costume, grâce au prestige du passé, cette « tranche de vie » est devenue un excellent et divertissant tableau d'histoire.

» Et d'abord, l'homme qui loge sous le même toit sa maîtresse, son ex-femme et sa femme, n'est autre que Henri, quatrième du nom, roi de Navarre et de France. Un roi relève, ennoblit tout ce qu'il fait, et particulièrement celui-là qui fut bon homme et bon prince. »

Puis, M. Léon Blum narre le scénario de ces cinq tableaux, et il conclut :

« Je suis bien sûr que, dans cette histoire amusante et colorée, vous avez oublié, à votre tour, la comédie réaliste. Voyez à quel point Aristote et ses commentateurs avaient raison, et combien il est profitable de reculer une action dans le passé, de nous offrir comme personnages des rois et des reines. Tout devient noble, agréable et beau. Noble et beau sont peut-être des termes un peu forcés, mais en vérité la pièce de MM. Moreau et Clairville est fort agréable. Elle est écrite dans une langue à demi archaïque, et cet effort de restitution qui a dû coûter aux auteurs, et même aux acteurs, beaucoup de peine, ajoute certainement à l'effet.

M. Camille Le Senne estime, dans le *Siècle*, que *Madame Margot* est la meilleure pièce, la plus complète que nous ait donnée depuis longtemps le Théâtre Réjane, et celle qui mérite d'avoir la carrière la plus fructueuse :

« Elle est variée, pittoresque, copieuse, d'une très suffisante vraisemblance historique, découpée en tableaux tour à tour suggestifs et amusants, montée avec une véritable splendeur, admirablement jouée par la grande patronne de cette maison esthétique. »

Et, enfin, M. Francis Chevassu proclame de même, dans le *Figaro*, que cette pièce est à la fois une charmante comédie sentimentale et un drame historique consciencieux :

« Ce drame respecte les exigences essentielles de l'érudition, mais il s'applique à satisfaire également celles de la légende... »

» Bien des éléments assureront la faveur à cette pièce : l'habileté de son agencement, le caractère savoureusement archaïque de son style, le luxe de la mise en scène, des décors, de la figuration, que l'on a rarement dépassé en un drame de ce genre. »

\* \*

Nous avons, chemin faisant, indiqué le luxe de décor et les soins intel-

ligents et scrupuleux de mise en scène que M<sup>me</sup> Réjane avait assurés à cette pièce ; elle a demandé à Jusseaume la terrasse du prologue, où une douce lumière d'automne dore le morne château d'Usson et la chambre d'étude et de jeux des enfants ; à Amable, l'admirable galerie du Louvre, qui, avec son double escalier, ses plafonds à voussures, ses grilles dorées et ses hautes fenêtres, d'où l'on voit la tour de Nesle, fut un succès d'acclamation ; à Maréchal, l'antre fauve de la conspiration, et le cabinet austère du roi avec sa belle cheminée réelle et sa fenêtre qui domine les terrasses du Petit Bourbon.

Tout cela, elle l'a meublé ou orné de sièges, de tables, de bahuts de l'époque, de casques et d'épées authentiques et d'instruments anciens, — pour lesquels Philippe Moreau a écrit une musique du temps, et notamment la chanson mélancolique que chante Fugère au lever du rideau.

En outre la brillante artiste interprète le rôle principal avec une verve drue, avec un entrain qui donnent au personnage de Madame Margot et à ceux qui l'entourent une vie singulière ; M<sup>me</sup> Suzanne Avril a composé une fort caricaturale et fort ressemblante silhouette de Marie de Médicis.

M. Garry est un Henri IV gaillardement charpenté, aventureux et jovial, comme la légende et l'histoire s'accordent à nous le montrer ; M. Chautard donne une franche allure au brave et loyal Bellegarde ; M. Castellan est tout à fait le Concini élégant, fat et fourbe que nous imaginions ; M. Signoret est un inquiet père Coton et, si nous n'arrivions ici au bout des six colonnes de ce compte rendu, nous devrions pour être juste attribuer aussi un éloge particulier à MM. Barré, Varennes, Monteaux et à M<sup>me</sup> Suzanne Munte qui ont contribué à composer le bel ensemble de cette interprétation.

Mais nous avons encore à signaler, de façon spéciale, un des attraits exceptionnels de ce spectacle : la bande des cinq enfants de Henri IV qui traversent toute la pièce, riant et s'amusant, se disputant et s'embrassant et y allant de si bon cœur qu'ils semblent effectivement « jouer » pour leur propre compte, tout en « jouant » pour les spectateurs ; l'une de ces minuscules interprètes, la petite Marie Schiffner, remporta, le soir de la répétition générale, en dansant sa pavane, un si vif succès personnel qu'elle reçut en récompense la mission de venir au bord de la rampe, à la place de la vedette, annoncer les noms des auteurs.

GASTON SORBETS.





Catherine. Gaston. Angélique. Vendôme. Louis.  
LES CINQ ENFANTS D'HENRI IV AU THÉÂTRE RÉJANE  
*Phot. Berl.*

